

Maintenant

NOVEMBRE

1967 N° 71

LE STATU QUO PARTICULIER « BREAD AND BUTTER »

Nous sommes dépossédés d'une curieuse façon, à la manière de demi-colonialisés. Cette situation hybride comporte assurément certains avantages et on ne manque pas de nous les rappeler. Mais dès que l'on commence à envisager, ne fût-ce qu'un statut spécial, l'entreprise devient inacceptable au principal bénéficiaire de cette situation bâtarde.

On l'a bien vu récemment par toute une chaîne de réactions au grand débat constitutionnel. L'option Gérin-Lajoie qui essayait de donner un contenu précis et concret à un statut particulier est apparue tout aussi inacceptable, plus angoissante même que l'option René Lévesque, en raison d'un réalisme qui la rendait plus immédiatement recevable dans l'opinion publique et par le fait même plus susceptible de mettre un terme au statu quo dans un avenir prochain.

En dépit des déclarations généreuses d'un Stantfield, d'un Sauvé, d'un Pearson à ses heures, il semble bien que même la pilule d'un statut particulier ne sera pas facile à avaler. Qu'on se rappelle seulement les prises de position d'un Trudeau, pour un « néo-fédéralisme coopératif », d'un Robarts en faveur du « one nation », sans parler du refus arrogant de monsieur Bennett affirmant que si les Canadiens français veulent atteindre une certaine stature, ils n'ont qu'à apprendre l'anglais.

On peut s'attendre, au surplus, à une manipulation systématique de l'opinion publique. Nous en avons eu un exemple récent dans l'émission *Newsmagazine* du 24 octobre. Outre les affirmations massives et apocalyptiques de M. Neapole, nous y avons entendu entre autres le cri du cœur de M. Jean Lesage : le vrai B & B, c'est le « Bread and Butter ». Nous voilà donc bien fixés sur le statu quo particulier qu'on envisage !

FREUD ET LA
RELIGION

CÉLIBAT ET
SERVICE PASTORAL

IMAGES ET SONS
À L'EXPO

RADIODIFFUSION
MADE IN OTTAWA

ANIMATION ET
CULTURE

L'ÉPOUVANTAIL ÉCONOMIQUE

A peine a-t-on amorcé les discussions en vue d'une nouvelle constitution que l'on brandit déjà les épouvantails familiaux dont le plus massif et le plus démagogique est la question du niveau de vie. A la suite des rododromes de Kierans, certains Canadiens français, pourtant très éclairés, ont eu recours à la même rhétorique alimentée non seulement à des statistiques contestables mais encore à une eschatologie économique d'une très hypothétique valeur. Va-t-on nous faire croire que les investisseurs au Québec n'ont d'autres mobiles qu'un souci humanitaire? A moins que nous ait échappé cette conversion récente et radicale du capitalisme... En revanche, des économistes aussi sérieux que Robert Bourassa, Jacques Parizeau et Otto Thür non seulement se sont gardés de prévisions alarmistes, mais encore ont avoué l'impossibilité de définir une prospective scientifiquement fondée d'un côté comme de l'autre. Ce qui réduit considérablement la portée décisive de l'argument économique brandi comme un ultimatum. Advenant l'accession à la souveraineté du Québec, nos richesses naturelles et nos possibilités de développement ne s'évanouiraient pas pour autant. Moyennant, par ailleurs, une raisonnable stabilité politique, les conditions pourraient être tout aussi rentables pour les investisseurs. Des pays, comme le Mexique et le Chili qui se sont dotés démocratiquement d'un socialisme de participation démocratique, n'ont pas fait fuir les capitaux étrangers. Au reste, le Québec n'est plus isolé. Il a amorcé notamment avec la France un courant important d'échanges à tous les plans: culturel, technologique et économique. Rien n'interdit une diversification plus grande des sources d'investissement, notamment du côté du marché commun.

RÉDACTION, ADMINISTRATION,

ABONNEMENTS,

2715, Chemin Côte-Ste-Catherine,
Montréal-26, P. Q. Tél. 739-2758
Le Ministère des Postes, à Ottawa,
a autorisé l'affranchissement en numéraire
et l'envoi comme objet
de la deuxième classe
de la présente publication.
Frais de port garantis
si non livrable

LE CHOC DES NATIONALISMES

S'il se produisait une répression d'ordre économique, elle serait plutôt le fruit de la vengeance d'un nationalisme anglophone et pan-canadien que de diktats purement économiques. On ne peut accepter les aspirations légitimes d'un peuple qui a atteint le stade de la majorité. On a du mal à envisager, par ailleurs, la possibilité d'une coopération loyale sur une base d'égalité. Si, dans le territoire du Canada, les Anglo-Canadiens trouvent normal d'assumer tous les pouvoirs essentiels qui leur reviennent en tant que majorité, ils devraient comprendre qu'au Québec où les Canadiens français sont majoritaires, ceux-ci entendent exercer les mêmes pouvoirs tout aussi vitaux pour le développement de la communauté francophone.

A un nationalisme pan-canadien s'oppose l'irrésistible détermination d'un autre nationalisme conscient de lui-même et parvenu à maturité qui ne se reconnaît que sur une partie du territoire actuel: le Québec et ses marches avoisinantes d'Acadie et d'Ontario.

ET RENÉ LÉVESQUE...

Même si la thèse Lévesque n'est pas encore suffisamment précisée dans ses modalités de détail, elle a le singulier mérite et le réalisme de reconnaître les droits et besoins réciproques de deux nations qui s'associeraient à part égale. Au-delà des prises de positions passionnelles et des réactions initiales, on serait peut-être surpris de l'accueil compréhensif que des esprits parmi les plus lucides du Canada anglais réservent à un tel aménagement. Ce serait peut-être, d'ailleurs, la seule voie susceptible de dissiper les ambiguïtés et de promouvoir un respect mutuel et une collaboration véritablement enrichissante pour les deux groupes. On ne se grandit pas humainement en avilissant quelqu'un, surtout lorsqu'on prétend en faire un partenaire. Jusqu'à preuve du contraire, on ne peut mettre en doute le sens de la justice, la modération, aussi bien que la maturité et le « fair play » des Anglo-Canadiens, dès lors qu'une option claire, définitive et juste leur sera sereinement proposée. C'est en tous cas la seule façon, à notre avis, de faire l'économie de la violence.

QUEBEKERS ET QUÉBECOIS

Quant aux anglophones du Québec ils devraient être, de par leur situation, les mieux préparés à comprendre les aspirations légitimes du Québec, à se convaincre de leur bien-fondé et de leur irréversibilité, et d'autre part à s'en faire les interprètes et les promoteurs auprès du Canada anglais. On n'enlève rien aux autres en étant soi-même. Tout le monde devrait pouvoir le comprendre.

Il se peut que dans le grand dialogue en cours, les obstacles les plus douloureux nous viennent de nos propres compatriotes dont beaucoup ont été anesthésiés par le mythe omniprésent d'une société de consommation de saveur capitaliste.

LE SOCIALISME ESSENTIEL

Monsieur Johnson a vu juste lorsqu'il prévoyait que l'indépendance ne pouvait se faire que par l'instauration d'un régime socialiste. Ce que, par ailleurs, il refuse. Le parti libéral, dont l'état-major et la plus grande partie de l'infanterie sont aussi des tenants de l'entreprise privée, a posé le même diagnostic par la bouche de Monsieur Bernard Pinard. « Je suis contre l'indépendance, dit-il, parce que je suis contre le socialisme ». A l'heure actuelle, ne pas être socialiste équivalait, nous semble-t-il, à être en fait contre le Québec et les Québécois.

... OU LA DÉMOCRATIE RENOUVELÉE

Mais de même qu'on s'acharne à peindre en noir l'éventuelle évolution du niveau de vie au Québec, on s'évertue à présenter le socialisme sous les couleurs les plus macabres. Le socialisme serait le régime de la terreur, celui de la remise entre les mains de quelques individus de l'ensemble des secteurs économique, social et culturel, en somme celui de la dictature des élites et de la mise en veilleuse de toute initiative individuelle. Sous un tel éclairage, le mot socialisme effraie, mais il n'a rien à voir avec le projet socialiste lui-même. Le socialisme, en effet, tel qu'il doit être entendu, implique un élargissement de la base du pouvoir au profit de la participation des masses et, partant, au détriment des dictatures d'élites, fussent-

elles politiques. Le socialisme ainsi conçu n'est donc qu'une façon nouvelle de nommer la démocratie. Il rappelle simplement les implications concrètes de l'exercice de la démocratie, en les opposant à la pratique « élitiste » que l'on camoufle actuellement sous le mot démocratie. La planification globale exige, certes, un établissement des priorités et une orientation de la part de l'Etat, mais elle est aussi et bien davantage l'œuvre d'une collectivité éduquée et entraînée à la participation. Cette planification globale fournit le cadre qui permet à chacun d'exercer une action efficace et épanouissante.

Un tel socialisme de caractère démocratique, et qui s'appuie sur la participation, est le seul système qui répond aux aspirations les plus anciennes et les plus profondes des Canadiens français. Tout nationalisme qui refuserait la dimension socialiste serait un trompe-l'œil et un marché de dupes. Une république de bananes ou un néo-colonialisme !

En réalité, il n'y a pas d'alternative et l'indépendance ne va pas sans le socialisme.

LA VÉRITABLE OPTION

La véritable question qui se pose quant à la survie et à l'épanouissement d'un Québec français ne se formule pas en premier lieu dans un choix entre fédéralisme ou séparatisme, mais bien plutôt entre capitalisme et socialisme. Que nous apporterait la souveraineté si l'on ne sait pas quel type de société et quel type de culture nous voulons édifier. Car la souveraineté ne saurait être un but en soi, elle n'est qu'un moyen, nécessaire, pour la réalisation d'un idéal social et culturel répondant aux aspirations profondes des Canadiens français.

Seul le socialisme peut récupérer et assumer les axes essentiels de toutes nos aspirations collectives enracinées au cœur de notre histoire. On est bien loin de l'idéal étriqué qui se mesure à l'aune du *cottage* et de la Ford dernier modèle.

Jusqu'ici notre survie a été le résultat d'une volonté collective, favorisée par une commune origine paysanne ou de petite bourgeoisie, vivant en solidarité et non en conflit de classes comme dans d'autres sociétés plus vieilles et plus rigidement stratifiées. Protégée qu'elle était par un isolement qui favorisait la cohésion, confinée à un mode de vie simple et rural, cette solidarité est aujourd'hui mise en péril, il est vrai, par l'urbanisation, l'industrialisation et l'attraction des modes de vie étrangers à sa culture qui lui sont proposés par le réseau complexe des communications et des mass-media. Il est encore temps de réassumer cette solidarité pour lui donner un dynamisme nouveau en accord avec les traditions qui définissent l'être québécois. Il est cependant urgent de la polariser autour d'un objectif commun capable de rallier nos désirs les plus profonds.

LES FAUX OBJECTIFS

Ne faudrait-il pas démasquer franchement les faux objectifs qu'on continue de proposer comme idéal au peuple canadien-français. C'est l'illusion d'un Canada bilingue *from coast to coast* où chacun serait censé se sentir chez soi. C'est le mirage d'un niveau de vie analogue à celui des U.S.A. ou de la riche Ontario, alors que nous avons le championnat du chômage et que de larges zones sont tragiquement sous-développées. On ne peut proposer le bilinguisme comme idéal à toute une nation, pas plus qu'on ne peut réserver le bien-être à une petite caste de privilégiés. Ces deux projets ne peuvent coïncider avec les aspirations de la collectivité canadienne-française. En plus d'être illusoire et inadéquats, ces objectifs ne suffisent pas à construire un vouloir collectif, à donner de véritables raisons de vivre comme nation.

Un idéal national est beaucoup plus vaste et plus englobant. Et celui que nous avons n'est pas emprunté ni octroyé par une volonté extérieure ; il surgit de ce que nous sommes déjà et des virtualités encore inexploitées de notre être collectif. C'est là qu'il faut trouver les valeurs capables de mobiliser nos énergies inemployées.

Quelles sont donc ces valeurs qui se dégagent de notre être collectif et l'orientent vers un destin spécifique, cohérent et créateur ?

Le premier défi est d'assumer et de développer toutes les richesses de la langue et de la culture françaises qui nous définissent fondamentalement. Cette civilisation ne peut plus se limiter aux beaux-arts et à la littérature ; elle doit imprégner tout l'humanisme nouveau de l'ère technologique. Elle ne peut non plus être la chasse-gardée d'une élite, mais elle doit être partagée par tout le peuple.

sommaire

Le nouveau statu quo particulier : « Bread and Butter »

Pierre Saucier et
Vincent Harvey 329

Astérisques 333

Célibat ecclésiastique et service pastoral

Jean-Paul Audet 334

L'école unique

Louis Racine 337

Freud et la religion

Michel Dansereau 341

L'audio-visuel à l'Expo

Jacques Lamoureux .. 344

Un cinéma-fantôme

Jean-Pierre Aubin 351

Dialogue

Québec-Vietnam

Pierre Saucier 353

L'année de la foi et

le Brésil 355

DOSSIER :

Dynamismes culturels et politiques d'animation

Jacques Grand'Maison 356

Radiodiffusion améliorée Biculture made in Ottawa

André Charbonneau .. 362

Qui a connu

Georges Briand ?

Louis Racine 364

Le niveau de vie n'est pas nécessairement la caractéristique d'une culture vivante. C'est le genre de vie qui importe et constitue une valeur culturelle spécifique de la collectivité. La société capitaliste de consommation qui produit des robots et des parasites, en mécanisant et en uniformisant le mode de vie, ne favorise pas un personnalisme épanoui. Il ne nous intéresse pas, à vrai dire, d'être des robots parlant français.

RICHESSSES HUMAINES

Le genre de vie est une accumulation d'une foule de choses qui ne peuvent figurer sur un bilan et qui pourtant ont infiniment de prix et de richesse humaine. Ce peut être, par exemple, un certain esprit gaulois, la malice paysanne, l'ingéniosité artisanale, une certaine vertu d'hospitalité, une libéralité, le sens du gratuit, la jovialité, le goût de l'aventure, la bonne table, la galanterie, la chaleur humaine, le style d'amitié, le raffinement des relations amoureuses, une certaine forme de romantisme, une façon de rêver, le sens familial, une qualité particulière de l'être religieux, etc. Toutes ces valeurs humaines ne comptent-elles pour rien dans la balance? N'y aurait-il que le plat de lentilles? Est-ce que toutes ces qualités de l'homme québécois ne méritent pas d'être conservées et développées? C'est aussi pour cet héritage à fructifier que se bat le Vietnamien. Ce capital humaniste n'est-il pas incomparablement plus important qu'un certain degré de niveau de vie? Ne constitue-t-il pas, en outre, un apport très enrichissant pour la civilisation mondiale, en raison même de son originalité. Il n'y a pas de petite nation.

SOCIÉTÉ À BÂTIR

Mais ce qui est encore plus stimulant comme idéal national qu'une question de niveau de vie, c'est la construction par une collectivité d'une société originale qui l'exprime et qui correspond à des idéaux humains dignes d'être proposés et qui élèvent l'humanité. Le projet d'une société québécoise socialiste au service des valeurs de justice, d'égalité, de fraternité et d'épanouissement humain par la participation active de tous et de chacun, constitue en définitive la seule tâche essentielle qui puisse vraiment canaliser toutes nos aspirations. N'en déplaise à cette morale bourgeoise qui voudrait faire croire que l'obtention d'un degré X de niveau de vie va assurer de façon quasi automatique la personnalisation de l'individu. Un niveau de vie confortable risque aussi d'engendrer une passivité et un égoïsme tout aussi contraires à la morale que la frugalité d'une vie laborieuse qui a un sens au service de la collectivité.

FIERTÉ COLLECTIVE

Ce qui est plus épanouissant que de profiter des avantages d'une société construite par d'autres, c'est de la construire soi-même par un effort collectif. C'est s'approprier son pays en le construisant soi-même. On a alors des motifs véritables de fierté nationale. La preuve la plus manifeste de cette prise en charge de la société par elle-même nous a été fournie par le rapport Parent et la mise en œuvre de la régionalisation et la construction de l'école nouvelle qui pourra bien être dans quelques années un modèle qui profitera à d'autres sociétés. Au plan culturel, la chanson et la littérature québécoises et le réseau français de radio-télévision nous procurent une nouvelle raison de fierté.

Si limitées que soient nos réalisations techniques, un projet aussi gigantesque que Manic et une entreprise aussi inattendue que Terre des Hommes montrent qu'il n'est aucun

défi que nous ne puissions relever. Qu'attendons-nous pour mettre en chantier l'aciérie de Bécancourt, nous doter d'un plan et entreprendre le développement économique régional?

VRAIE ÉQUIPE DU TONNERRE

Le dynamisme est là! Ce qui manque le plus, c'est l'équipe politique qui aura assez de compétence, d'envergure, d'optimisme, de magnanimité et de *vrai* réalisme pour canaliser tout ce dynamisme impatient de s'exprimer dans une œuvre à sa taille.

Dans la conjoncture politique actuelle du Québec, il est absolument inadmissible que la collectivité soit privée des services d'hommes indispensables tels que René Lévesque, Paul Gérin-Lajoie, Robert Bourassa, François Aquin, Jean-Paul Lefebvre... N'y aurait-il pas lieu, vu les limites de nos ressources humaines, de réviser nos structures politiques de façon à abolir la vieille partisanerie dualiste et devenue si peu démocratique (si l'on en juge par le fameux week-end libéral), pour mettre en place un nouveau régime démocratique de type républicain dont l'équipe dirigeante représenterait vraiment la diversité et le meilleur de la nation. De la sorte, la collectivité pourrait s'acheminer efficacement dans la construction de son destin.

PIERRE SAUCIER VINCENT HARVEY

ADDENDA : WEEK-END FLQ

Un nouveau type de bombe, un nouveau type de terreur! L'allumeur: Eric Kierans. Les victimes: la démocratie, la « révolution tranquille », le « maître chez-nous », l'intelligentsia du parti libéral, au profit de l'autocratie, de la réaction tranquille, de la dépossession et du confort intellectuel.

En régime FLQ on a perfectionné les méthodes. A la dynamite artisanale on préfère le terrorisme systématiquement et professionnellement organisé. En pays civilisé la violence physique est dépassée. On raffine sur le conditionnement. Grâce aux mécanismes subtils et efficaces de la mise en marché, on a muselé une assemblée, de sa nature même délibérante, en un troupeau servile.

Au départ on était en droit d'attendre un débat viril et réel entre deux choix bien charpentés et qui proposaient des réponses sérieuses à des problèmes très graves. Au lieu de cela, on a fait des conflits de personnalités, en esquivant les véritables enjeux pour des motifs de rentabilité électorale à court terme. Les règles les plus élémentaires de la démocratie ont été astucieusement accomodées, pour ne pas dire bafouées. Le refus dès le début d'un vote secret, le chantage de la démission du chef (alors que René Lévesque acceptait de rester dans le parti si le jeu démocratique était respecté), l'opposition à toute possibilité d'amendements aux deux thèses, tout cela est de nature à provoquer la nausée et signe la fin d'une équipe qui avait pu justement soulever la ferveur.

En somme, ce n'est pas René Lévesque qui a démissionné. A ce super-bingo les jeux avaient été préfabriqués et les aiguilles du cadran ajustées de façon telle que la bombe ne pouvait rater sa cible. Cependant, malgré toutes les précautions prises, l'explosion n'a pas déployé toute sa force meurtrière: M. Paul Gérin-Lajoie n'a été que paralysé et abandonné sur le parquet.

Mais dans ce pragmatisme terre-à-terre, on a négligé un petit détail technique: la résurrection des morts et la réhabilitation des invalides!

P. S. et V. H.



LE SYNODE ÉPISCOPAL

Le rapport du cardinal Browne sur « les opinions dangereuses pour la foi » témoigne d'une inquiétude réelle, partagée à divers degrés, par beaucoup de catholiques romains : laïcs, prêtres et membres de la hiérarchie. Rien de plus normal que cette inquiétude affleure au niveau du synode épiscopal.

Reste à savoir comment pourront être envisagées ces « opinions » et, en conséquence, dans quel esprit va travailler la commission théologique permanente que vient de créer le synode avec l'approbation du pape. Travaillera-t-on dans un climat alarmiste ou essaiera-t-on d'interpréter en profondeur les questions véhiculées par le mouvement théologique actuel ? La commission deviendra-t-elle un nouveau Saint-Office, d'abord préoccupée de dépister les erreurs ou se proposera-t-elle de comprendre la recherche pour mieux l'encourager et la coordonner ? Assistera-t-on à une pure répétition des formulations doctrinales passées, ou à un authentique « dégel » de la dogmatique catholique ?

Les récentes déclarations des premiers « commissaires » nommés (Seper, Ciappi, Colombo, Dœpfner) n'ont rien de particulièrement rassurant. Seules les suggestions de l'archevêque de Munich nous permettent d'espérer une véritable promotion de la recherche théologique. Il nous reste à souhaiter que la commission théologique se sépare de la perspective suggérée dans le rapport du cardinal Browne et se préoccupe moins de la « doctrine » que de l'homme moderne aspirant à une théologie qui soit cohérente avec sa culture ; que les problèmes théologiques ne soient pas posés en petit cercle fermé, mais en communion avec tout le peuple de Dieu. Enfin, on peut émettre l'espoir que la pensée théologique puisse librement assumer les questions posées par la démythisation (les « opinions » rapportées par le cardinal Browne se rattachent toutes à ce problème fondamental) et tende à une systématique qui ne se contente pas de répéter la doctrine traditionnelle, mais s'engage vraiment dans une recherche qui dépasse les critiques actuelles de la foi pour proclamer au monde actuel un évangile qui soit « croyable ».

L. R.

PASTORALE ET EXPO 67

Le 13 juin 1966, un organisme diocésain était créé à Montréal sous le nom de « Commission de Pastorale de l'Expo 67 ». La mise sur pied d'un tel organisme ne fut pas sans intriguer beaucoup de monde. On ne saisissait pas bien le lien entre l'action pastorale et un événement comme l'Expo 67. Plusieurs cherchaient le lien entre la foi et cet événement « profane ». Voulait-on « christianiser » l'Expo 67 ? A l'automne de la même année, cette Commission se présenta sous le nom de « Centre d'Animation Pastorale de l'Expo 67 » et précisa ses objectifs : éveiller le plus grand nombre de personnes possible aux multiples aspects de l'Expo 67, susciter une réflexion sur quelques-unes des grandes questions posées par cet événement à la lumière de la foi

Astérisques

chrétienne et stimuler toutes les initiatives susceptibles d'aider à profiter au maximum de cet événement.

Au cours de ses seize mois d'existence, le C.A.P. s'est surtout fait remarquer par son programme de publications, en tout vingt-trois titres, visant à faire découvrir la signification profonde de l'Expo 67, qui n'était pas une foire mais un miroir des réalisations, des problèmes, des angoisses et des aspirations des hommes d'aujourd'hui.

Les publications du Centre d'Animation Pastorale de l'Expo 67 sont encore actuelles et le resteront longtemps. Elles constituent une approche concrète, vivante, réaliste de quelques-uns des grands problèmes de notre temps et nous invitent à relever les défis qu'ils nous posent.

Y. G.

LE GÉNÉRAL TROIS MOIS APRÈS

« Je voudrais que quand je vous aurai quittés, avec ceux qui m'accompagnent, vous ayez gardé l'idée que la présence pour quelques jours du général de Gaulle dans ce Québec en pleine évolution, ce Québec qui se prend, ce Québec qui se décide, ce Québec qui devient maître de lui, mon voyage dis-je, aura pu contribuer à votre élan ». Tel était le message ultime de Charles de Gaulle à son discours de l'hôtel de ville, le 25 juillet. Trois mois à peine après l'historique voyage, voici que le cinéma, grâce à la fascination de la couleur et au style joyeux et nerveux de Claude Fournier, en récapitule les heures les plus vibrantes. Cette production 1967 de l'Office du film du Québec était offerte en première mondiale au deuxième jeudi de la saison franco-québécoise de cinéma à la Bibliothèque nationale... Dès le débarcadère, le caméraman Paul Vézina braquait sa caméra sur le personnage qui allait écrire un des chapitres les plus mouvementés de l'histoire québécoise. Alliant à la sûreté d'une technique de prise de vues unique au monde (que Louis Marcorelles définit sous l'appellation de « cinéma direct »), conquis par le climat de fièvre qui s'était emparé de tout un peuple, les preneurs d'images ont capté l'essentiel, mais aussi le particulier. Loin du ronron des panoramas glacés à la manière Royal Journey, le film fourmille de petits détails savoureux croqués sur le vif : harangues cordiales des maires le long du Chemin du Roy, avec un ineffable « poupa » à l'adresse du président, effusions de joie au bord des larmes, paysage de kermesse héroïque et de Saint-Jean, de franche liberté gauloise. On assiste non pas à un défilé platement chronologique, mais à partir de quatre heures et demie de pellicule, Fournier a vraiment construit, monté un film rigoureusement charpenté et plein de surprises, comme ce dialogue de Gaulle-Johnson qui ponctue la traversée de Québec. Les archives du Québec et de Paris auraient été privées d'un document du plus haut prix si l'OFQ et Claude Fournier n'avaient mobilisé toute leur compétence et leur conviction pour réaliser ce reportage-choc de 28 minutes, à la fois direct et épique, populaire et véridique et si bien nommé : DU GENERAL AU PARTICULIER.

P. S.

CÉLIBAT ET SERVICE PASTORAL

JEAN-PAUL AUDET

Dans la discussion actuelle sur la loi du célibat ecclésiastique et la nécessité éventuelle d'une modification de cette loi, le livre du père Jean-Paul Audet (Mariage et célibat dans le service pastoral de l'Église. Histoire et orientations. Paris 1967 — qui, au moment de la parution de ce numéro de la revue, sera probablement en librairie au Québec) apporte un éclairage nouveau du point de vue his-

torique et propose des orientations pastorales qui méritent d'être considérées avec beaucoup de sérieux.

Dans la première partie de l'ouvrage intitulée La maison et le mariage dans le service pastoral de l'Église primitive, l'auteur étudie les structures du service pastoral de l'Église des premiers siècles et leurs relations avec le célibat, le mariage et la maison. Mieux qu'un résumé de notre part, voici plutôt un extrait de la conclusion de cette première partie :

Lorsque les circonstances l'amenaient à faire des arrêts prolongés, Paul reprenait du travail pour subvenir à ses besoins. Mais, là-dessus, d'autres pensaient d'une autre façon et préféraient s'en remettre plus largement à l'hospitalité. Malgré la rareté de nos informations, il semble bien, d'autre part, qu'une diversité du même genre ait prévalu en ce qui regarde les situations familiales. Certes, nous aimons voir un homme de la qualité de Paul mettre à profit, pour le service de l'évangile, la liberté personnelle dont les circonstances de sa vie l'avaient antérieurement pourvu. Nous devons nous garder, néanmoins, de confondre les plans : celui de la qualité et celui de la liberté. Ainsi, d'autres, qui trouvaient sans doute devant eux des situations familiales moins simples, ou qui, d'abord, voyaient le mariage lui-même dans une lumière plus favorable, adoptèrent une ligne de conduite différente. De la part de ces derniers, une telle ligne de conduite n'impliquait d'ailleurs pas qu'après avoir « tout quitté », ils se reprenaient partiellement, ou regardaient en arrière. Elle signifiait plutôt qu'en définitive, ils jugeaient de ces choses, comme Jésus lui-même, d'après les convenances et les nécessités concrètes de leur service, en tenant compte de ce qui existait déjà, selon les règles supérieures de la justice et de l'amour.

De notre point de vue, cependant, c'est la comparaison du service itinérant de la parole et du service de l'*ekklesia* qui révèle le trait le plus significatif. Il y avait là, en effet, deux situations, et deux ensembles de conditionnements, très distincts. La parole requérait du messager de l'évangile une mobilité qui, d'elle-même, tendait à relâcher le lien familial. Si donc il y eut, en ce temps-là, un service qui pouvait, de sa nature, suggérer le célibat chez ceux qui en acceptaient la responsabilité, ce fut, sans conteste, le service apostolique du message, forme majeure de l'ensemble du service de la parole.

Or, lorsque la naissance de l'*ekklesia* rendit souhaitable de pourvoir celle-ci d'un service propre, on ne songea pas à une vague adaptation du service apostolique : on créa carrément des fonctions nouvelles, dont les responsabilités spécifiques seraient assumées par des titulaires distincts. Une fois de plus, on jugeait donc de la structure interne du service d'après les requêtes des situations à mesure que celles-ci révélaient des besoins nouveaux.

LIEN FAMILIAL ET SERVICE PASTORAL

Ainsi naquit le service « pastoral ». L'image, très parlante dans le milieu, soulignait elle-même l'intention profonde qui présidait à la création du service. Contrairement au message, l'*ekklesia* exigeait stabilité et régularité. Mais, dans les conditions concrètes où l'on se trouvait, où pouvait-on espérer rencontrer cette stabilité et cette régularité avec plus d'avantages réunis qu'à l'intérieur du cadre domestique, pour ce qui est de l'assemblée, d'une part, et que dans le maintien, sans réticences, du lien familial, pour ce qui est des responsables de l'*ekklesia*, d'autre part ? Ainsi arriva-t-il, en fait, que le service originel de l'*ekklesia*, bien loin de suggérer dès l'abord une distension des structures de l'institution familiale dans lesquelles il s'introduisait, — ce qui eût été, de

toute manière, une bien curieuse politique ! — chercha visiblement, au contraire, à s'appuyer sur ce que ces mêmes structures pouvaient lui offrir de plus solide et de plus continu.

A cet égard, les recommandations pauliniennes relatives au choix des évêques, presbytres et diacres ne donnent lieu, croyons-nous, à aucune équivoque. Elle signifient qu'aux yeux de l'apôtre, le cadre domestique, avec son réseau très vivace de relations humaines, avec les usages particulièrement riches et fermes de son hospitalité, avec le mariage qui en constituait la réalité essentielle et permanente, véritable école de gouvernement et de service des petits groupes, représentait alors la seule chance concrète et tangible de l'*ekklesia*, et pour le service local de la parole, et pour le service fréquent de l'eucharistie, et pour le service constant de l'entraide fraternelle sous ses multiples modalités.

CHANGEMENT SIGNIFICATIF

Environ deux siècles et demi plus tard, les documents commencent à attester, cependant, de façon non moins nette, que l'équilibre primitif était sur le point d'être renversé, s'il ne l'était déjà, dans toutes les directions du domaine ecclésial. Que s'était-il passé ? Evidemment, beaucoup de choses, qui, au-delà des institutions pastorales, atteignaient souvent les couches profondes de la conscience chrétienne elle-même.

C'est ici, me semble-t-il, que l'obligation à la continence conjugale consignée dans le canon 33 du concile d'Elvire, analysé au début, achève de prendre son sens. Nous pouvons d'ailleurs nous limiter pour l'instant à cet unique témoignage : il contient tout l'essentiel de ce qui intéresse le plus directement notre propos.

D'une part, en effet, la réglementation d'Elvire consacre implicitement un fait d'une importance capitale : désormais, et depuis longtemps à vrai dire, ce n'est plus le service de la parole qui, de sa nature, et sous la forme dominante du message, invite à « tout quitter » : maison, père, mère, frères, sœurs, femme et enfants, comme ce fut le cas à la période apostolique, mais le service pastoral de l'*ekklesia* elle-même, ou plus précisément, dans le service pastoral de l'*ekklesia*, le service particulier des *sacramenta*, et donc, par excellence, le service (*ministerium*) de l'eucharistie. D'autre part, la même réglementation d'Elvire consacre implicitement un second fait, directement lié au premier, et non moins important que lui : d'ores et déjà, la réflexion de l'église sur les structures de son service pastoral passe de plus en plus d'une considération des *styles de vie*, commandés, au niveau même des réalités, par les conditions mouvantes des divers services, à une considération préférentielle des *états de vie*, commandés d'en haut par les conditions idéalement immuables de la « perfection chrétienne ». L'histoire nous instruit longuement sur le reste. Car ce double déplacement, dont nous pouvons maintenant mesurer la nouveauté par rapport à l'état de choses qui avait prévalu à la génération apostolique, devait avoir pour des siècles, et jusqu'à nos jours, des conséquences incalculables.

Parmi les causes qui ont amené ce changement, l'auteur mentionne l'influence de l'ascétisme et du monachisme ainsi que le facteur, matériel celui-là, du lieu de l'assemblée. Du cadre domestique de la maison familiale avec pièces attenantes on est passé aux grands lieux de rassemblement public : « la domus ecclesiae du III^e siècle cesse graduellement d'être un simple complexe de salles destinées au culte, pour devenir un ensemble à la fois culturel et domiciliaire, où les principaux responsables de l'ekklesia vivent dans le voisinage les uns des autres, et sont relativement proches des lieux de leur service. Là où, un peu plus tard, la basilique remplacera la domus ecclesiae, la même tendance au regroupement pastoral sera, du reste, généralement maintenue » (p.113). Ce nouvel aménagement des lieux et le désir de regroupement pastoral offraient des conditions propices à l'instauration de la « vie commune » chez les responsables de l'assemblée et à l'emprise de l'idéal de l'« état » de perfection issu de l'ascétisme et du monachisme.

Si importants que fussent ces deux facteurs, ils ne suffisent pas cependant à expliquer l'origine de la loi du célibat ecclésiastique. Un autre facteur fut décisif : « la rencontre, à l'intérieur même de la conscience pastorale, de la double perception de l'impur et du sacré : le premier se présentant,

dans l'ombre, sous les espèces de l'exercice de la sexualité, et le second, en pleine lumière, sous les espèces du service des sacramenta. Or, il est clair qu'une telle rencontre était, dès le départ, essentiellement conflictuelle. Le désir pastoral d'honorer les sacramenta en arriva donc un jour au point où il ne pouvait plus inspirer qu'une chose : l'exclusion totale de l'exercice de cette sexualité dont on ne voyait plus trop bien, par ailleurs, comment il pouvait jamais s'affranchir de la honte d'une certaine souillure » (p. 114).

L'auteur analyse longuement ce phénomène de sacralisation du service pastoral et son influence sur l'origine de la loi du célibat ecclésiastique, dans le chapitre qui ouvre la deuxième partie de son ouvrage : Hier, aujourd'hui et demain. Il y a là un apport historique important qui permet un meilleur discernement des motifs qui ont présidé à la loi du célibat ecclésiastique.

Toutes aussi neuves et non moins importantes les réflexions et suggestions contenues dans le chapitre terminal (Service pastoral, assemblée liturgique et communauté de base). L'extrait qui suit, même s'il est un peu long, mettra le lecteur en appétit, tout en lui fournissant déjà une ample matière à réflexion.

Si, après cela, il fallait caractériser brièvement les deux grandes périodes de notre tradition pastorale en ce qui concerne la conception fondamentale de la « communauté de base », il me semble qu'on pourrait proposer les observations suivantes.

DE LA MAISON FAMILIALE À LA BASILIQUE

Tout s'est passé comme si, à partir du IV^e et du V^e siècles, la « communauté de base » de la vie ecclésiale avait progressivement cessé de se modeler sur le prototype sociologique de la « maison » pour adopter en même temps un tout autre modèle : celui de la « foule ». Le symbole historique le plus évocateur de ce passage d'un prototype sociologique à un autre nous est fourni par l'architecture, et c'est le lent, et presque universel, triomphe du plan basilical (avec tous ses dérivés mineurs) sur la *domus ecclesiae* antique. Il n'est donc pas sans signification que nos églises actuelles soient considérées, à toutes fins pratiques, comme des « édifices publics » : elles ont d'abord rêvé de le devenir par leur architecture même.

Tout s'est passé, en outre, comme si, corrélativement à l'adoption d'un nouveau prototype sociologique, à partir du IV^e et du V^e siècles, la pastorale elle-même était passée d'un régime où la coïncidence (virtuelle) de l'« assemblée liturgique » et de la « communauté de base » était regardée comme naturelle et normale, à un régime suivant lequel cette même coïncidence devenait, par la force des choses et par la loi des grands nombres, de plus en plus difficile, précaire, jusqu'à s'avérer finalement impossible. La territorialité préférentielle de nos « paroisses » et la multiplication obligatoire des mêmes célébrations dans les mêmes églises aux mêmes jours peuvent être toutes deux regardées ici comme autant de symboles particulièrement révélateurs du chemin parcouru en une certaine direction depuis le tournant du IV^e siècle.

DE L'INSTRUCTION « FAMILIÈRE » À L'« ÉLOQUENCE SACRÉE »

Enfin, tout s'est passé comme si, à une règle pastorale primitive qui aurait spontanément choisi d'adapter la dimension et la structure de la « communauté de base » aux possibilités intrinsèques des formes de la parole et du culte, avait succédé, à partir de la même époque, une règle pastorale qui aurait cherché, de plus en plus inefficacement et de plus en plus désespérément, à adapter, au contraire, les formes de la parole et du culte aux dimensions toujours croissantes,

comme aux structures de plus en plus complexes et confuses, de la « communauté de base ». Les symboles historiques seraient ici, du côté de la parole, le développement de l'« éloquence sacrée », pour remplacer le « message » et l'« instruction » originels, et, du côté du culte proprement dit, la réduction progressive des signes sacramentels : en particulier ceux de l'eucharistie, véritable centre de la pastorale comme de la liturgie chrétiennes.

Le « message » et l'« instruction » apostoliques étaient en effet conçus pour rejoindre l'individu lui-même dans le cadre d'une « communauté de base » mesurée sur le cadre familial de l'époque. Le prototype sociologique de l'« instruction », notamment, était emprunté au vieil usage domestique de l'« instruction » que le père transmettait à ses enfants, à mesure que chacun d'eux parvenait à l'âge de la « connaissance du bien et du mal » (adolescence). Evoquant expressément cet usage de l'éducation domestique, Paul écrit au sujet de sa propre « instruction » : « Comme un père fait pour ses enfants, vous le savez, nous vous avons, chacun de vous (*hēna hēkastōn humōn*), exhortés, encouragés, adjurés de mener une vie digne du Dieu qui vous appelle à son royaume et à sa gloire » (1 *Thess.*, 2 : 11-12 ; comp. *Act.*, 20 : 20-21).

DE LA TABLE FAMILIALE À LA « SAINTE TABLE »

Dans nos homélies, nous pouvons bien rappeler, pour notre part, la « table » et le « repas du Seigneur » (1 *Cor.*, 10 : 4 ; 11 ; 20). Chaque pasteur, chaque fidèle sait, cependant, que c'est une autre chose de sentir cette « table » et de goûter ce « repas » dans l'espérance et dans la foi comme dans l'amour fraternel. Toutes sortes de considérations, et, en particulier, les dimensions mêmes et la structure de notre « communauté de base », nous ont peu à peu conduits, ou forcés, à réduire nos signes eucharistiques. Parlant de ces choses, j'ai souvent employé cette comparaison. Si vous recevez un petit nombre de parents ou d'amis, vous les ferez asseoir à votre table et vous leur servirez vous-même ce que vous avez de meilleur. Si vous recevez vingt-cinq personnes, auxquelles vous êtes très diversement lié, vous leur servirez, je suppose, un buffet froid. Si vous recevez cinquante personnes, auxquelles vous êtes encore plus diversement lié, vous déplacerez l'heure de la réception, vous les inviterez, j'imagine, à une « garden-party », et vous leur ferez servir des « rafraîchissements ». Si vous recevez deux cents personnes, vous leur servirez peut-être encore un repas, mais vous en remettrez le soin à un restaurateur de profession. Pour votre part, vous vous contenterez de saluer personnellement quelques-uns

de vos invités, et vous ferez à tout le monde un petit discours d'accueil et de bienvenue... Cette comparaison dit assez ce qu'elle veut dire : peut-être même le dit-elle trop brutalement. Je suis prêt à m'en excuser. Mais, ce que je veux souligner, c'est que le nombre change obligatoirement la forme et le contenu des relations humaines. C'est une loi à laquelle nous ne pourrions jamais nous soustraire, et moins que partout ailleurs peut-être, dans la pastorale, si délicate, de la « parole » et des « sacrements ».

LES RENOUVEAUX INSUFFISANTS

En définitive, si ces observations sont substantiellement exactes, la véritable question qui se pose à nous en premier lieu n'est donc pas celle de la révision éventuelle des méthodes de formation et d'enseignement aujourd'hui en vigueur dans les séminaires, bien qu'une telle révision soit elle-même désirable. La véritable question qui se pose à nous n'est pas non plus en premier lieu celle d'une meilleure adaptation des méthodes en cours dans la pastorale « paroissiale », bien que, dans l'immédiat, rien d'autre peut-être ne soit possible. La véritable question qui se pose à nous en premier lieu n'est pas plus celle d'une intensification de l'« action directe sur les milieux de vie », en vue de suppléer à l'insuffisance de l'institution paroissiale, bien qu'une telle intensification puisse contribuer, sans doute, dans une mesure appréciable, à la préparation des formes ecclésiales de l'avenir.

La véritable question qui se pose à nous en premier lieu est, en réalité, nous semble-t-il, celle qui concerne les dimensions et les structures de la « communauté de base ». Car c'est là qu'est la racine, et sans elle, rien ne pourra vivre. La forme et le contenu de nos relations pastorales dépendront toujours, dans une très large mesure, de ce que sera cette « communauté de base ». Une chose paraît certaine, au surplus : c'est que l'anonymat, l'indifférence, l'insatisfaction, et parfois même le désespoir qui rongent aujourd'hui une si grande part de nos relations pastorales, tant du côté des laïcs que du côté des clercs, ne seront pas miraculeusement levés demain par des exhortations à la ferveur, à la fidélité, à la vertu et au désintéressement. Il y faudra plus d'audace et de création. Dieu veuille que nous soyons disposés à y consentir.

SUGGESTIONS

Notre rôle n'est ici que de suggérer. Nous n'en avons d'ailleurs pas cherché d'autre. Dans cet ordre, qui est modeste, peut-être, cependant, nous sera-t-il permis d'être explicite.

En premier lieu, nous l'avons assez dit, ce qui paraît exigé, c'est une reconsidération, lucide et courageuse, des dimensions et des structures de notre « communauté de base ». Nous avons connu, de fait, durant plusieurs siècles, autre chose que ce que nous possédons en ce moment. Il nous paraît donc, à cet égard, particulièrement souhaitable que nous nous inspirions de l'antique *domus ecclesiae*, pour nous affranchir, s'il le faut, des servitudes et des lourdeurs de l'histoire. Aussi bien ne s'agit-il pas ici de ressusciter un passé révolu : il s'agit de demander à notre tradition, recouverte avec plus de plénitude, des suggestions libératrices pour l'avenir.

Une communauté intermédiaire entre la famille et la paroisse

On pense bien, d'autre part, qu'en rappelant le modèle de la *domus ecclesiae*, je ne songe en aucune façon à fermer nos grandes églises, héritières lointaines des créations du I^{er} et du V^e siècles. Ce à quoi je songe, c'est à la création d'une « assemblée » (*ekklèsia*) intermédiaire entre la famille et la « grande assemblée » telle que nous la connaissons aujourd'hui. Le principe qui présiderait à la formation de cette *ekklèsia* serait l'antique usage de la coïncidence virtuelle de l'« assemblée liturgique » et de la « communauté de base ».

Une telle « assemblée » intermédiaire, en outre, pourrait être considérée comme notre véritable « communauté de base », flexible, mobile, diversifiée, proche des réalités humaines. Son appui sociologique devrait être celui des groupes naturels formés par la famille et ses relations immédiates de parenté, de voisinage, d'amitié, de service, de loisirs et d'occupation. Du point de vue du nombre, une telle « assemblée » devrait être à la mesure de l'habitation commune, quel qu'en soit le type concret.

Une liturgie adaptée à cette nouvelle « communauté de base »

Nous pourrions revenir ainsi à l'ancien usage qui adaptait l'« assemblée » aux possibilités internes des signes cultuels, plutôt que les signes cultuels à l'« assemblée ». A la faveur de longues habitudes, incrustées dans les rubriques et dans les monuments, nous oublions trop que nos signes cultuels, en particulier ceux qui font et qui entourent notre eucharistie, sont nés, pour une large part, dans le cadre étroit de l'univers domestique. Jésus a célébré sa dernière pâque dans une « chambre haute » et il y a suivi les usages de l'hospitalité. (Comp. 1 *Tim.*, 3 : 2 et *Tit.*, 1 : 8, à propos des qualités d'« hospitalité » de l'*épiskopos*.) Nous oublions trop également que nos signes cultuels majeurs, en raison de leur origine et de leur nature mêmes, ne sont pas indéfiniment extensibles, ni non plus, en conséquence, indifféremment adaptés, dès le départ, à n'importe quelle étendue et à n'importe quelle structure d'assemblée.

C'est dire, du même coup, que la nouvelle « communauté de base » devrait être pourvue de sa liturgie propre. A cet égard, il serait tout à fait insuffisant de songer, par exemple, à une simple « réduction » de la liturgie actuelle de la « grande assemblée ». Notre tradition pastorale, mieux comprise, devrait nous permettre de créer ici des formes liturgiques adaptées à l'univers cultuel auquel nous songeons.

Un véritable « accueil » pastoral

Dans une telle liturgie, l'« accueil » pastoral, si important pour l'amour fraternel comme pour la formation même de l'« assemblée », devrait retrouver toutes ses chances. Nous savons aujourd'hui combien cet « accueil » pastoral est rendu difficile dans nos grandes églises. Or, c'est là peut-être en premier lieu qu'un certain isolement se crée autour du clerc, et qu'ainsi le fossé se creuse entre lui et ceux dont il a la responsabilité pastorale. Ayons le courage de le reconnaître : à leur insu et contre leur intention, ce sont les formes liturgiques elles-mêmes qui, pour une part, font naître et entretiennent entre nous la séparation.

Le problème du célibat ecclésiastique

Pourvue d'une liturgie propre, l'*ekklèsia* de base devrait naturellement disposer aussi d'un service pastoral particulier. Il va sans dire que ce service serait très étendu. Or, c'est très précisément ici, à notre avis, que se pose, en ses données les plus authentiques et les plus pressantes, le problème actuel du célibat dans le service pastoral de l'église. Pour notre part, nous ne voyons pas d'autre solution, sur ce point, qu'un retour franc et universel à la liberté primitive. Car il ne s'agit pas de nous demander ce qui serait le mieux en soi : il s'agit de savoir si nous sommes en mesure de répondre aux nécessités présentes de l'église. En dépit d'admirables et encore immenses réserves d'invention et de générosité, il faut reconnaître que nous sommes débordés de toutes parts. Et tout ce que nous pouvons prévoir, c'est que les nécessités pastorales seront encore plus grandes demain. Ces nécessités sont prioritaires : ce sont elles qui doivent guider ici nos choix et nos décisions. Après tout, il n'apparaît pas que Jésus lui-même en ait jugé autrement lorsqu'il s'est entouré de disciples et qu'il s'est adjoint les Douze.

Modalités de coordination entre la petite et la grande assemblée

Pour finir, diverses modalités de coordination pourraient être prévues dans les rapports de la nouvelle « communauté de base » avec la « grande assemblée », tant en ce qui concerne la liturgie qu'en ce qui concerne la répartition des responsabilités pastorales. Cette redistribution de l'infrastructure ecclésiale pourrait d'ailleurs s'opérer, semble-t-il, sans que tout soit mis sens dessus dessous. Ainsi pourraient être conservées, en particulier, les valeurs spécifiques, et authentiques, de la « grande assemblée ».

A cet égard, nous disposons, au surplus, d'un exemple historique dans notre tradition pastorale elle-même. Chacun sait, en effet, que la paroisse actuelle résulte d'un long trans-

fert de responsabilités dont s'est peu à peu départie l'église cathédrale de l'évêque, sous la pression, justement, de nécessités nouvelles. Ce qui est suggéré ici en faveur de la nouvelle « communauté de base », c'est un transfert de responsabilités pastorales analogue à celui que nous avons connu, de fait, dans le passé. Seulement, cette fois, il ne faudrait pas que le changement nous occupe pendant tout un autre millénaire. Car, pour un nombre immense d'hommes et de femmes auxquels s'offre, de la part de Dieu, la bonne nouvelle d'une espérance de vie, il pourrait bien être déjà tard. Le temps presse. L'amour de nos frères les hommes ne devrait-il pas nous presser également, et dans la même direction ?

JEAN-PAUL AUDET, O. P. : Professeur à l'École biblique de Jérusalem et aux Facultés dominicaines.



L'ÉCOLE UNIQUE

LOUIS RACINE

L'école est appelée à devenir de plus en plus autonome par rapport aux Eglises. Cette marche vers l'autonomie est déjà amorcée. Elle ira en s'accéléralant sous la poussée du pluralisme croissant de notre milieu, de la démocratisation de l'enseignement et surtout du mouvement de sécularisation.

D'une part, les efforts déployés par certains groupes de catholiques pour stopper cette évolution semblent voués à un échec plus ou moins lointain et total. Réussiront-ils tout au plus à créer des ghettos catholiques qui n'auront aucune signification pour l'avenir ? D'autre part, la formation d'un secteur scolaire neutre ne me semble pas souhaitable pour une raison analogue. En plus de consacrer l'idée voulant que des convictions religieuses différentes exigent des secteurs scolaires différents, la mise sur pied d'écoles neutres retarderait l'évolution de tout le secteur public vers l'autonomie et une saine laïcité.

Concession ou progrès ?

Plusieurs chrétiens, interprétant cette évolution en termes de déchristianisation, la regrettent et sont tentés de la considérer comme un pis aller. Mais c'est un fait également que plusieurs autres, prêtres et laïcs, croient à la sécularisation et travaillent dans le sens de l'avènement d'une cité séculière libérée de la tutelle des religions et des Eglises. Doit-on voir dans l'attitude de ces derniers une concession à la mode du temps ou, au contraire, un progrès de la réflexion théologique sur le monde et sur l'école ?

Un changement culturel amène toujours sa part de contestations des synthèses antérieures ; il apporte également des valeurs et des perceptions nouvelles qu'il faut intégrer dans un nouvel équilibre de la pensée et de la vie. La sécularisation de la culture et les tentatives d'émergence d'un nouvel humanisme contestent les rapports autrefois établis entre religion et culture. Principal instrument de culture dans une société, l'école se voit donc obligée à reviser et à redéfinir ses rapports avec la religion.

Religion et culture traditionnelle

Dans la culture traditionnelle, la religion, débordant largement son champ propre, proposait des explications, des motivations et des attitudes qu'on refuse aujourd'hui ou qu'on remplace par des valeurs strictement humaines. Il suffira ici de donner quelques exemples. C'est au nom de la vie éternelle qu'on proposait autrefois le sens de la justice, du travail, de l'honnêteté, de l'équilibre sexuel. La religion délimitait, à partir de ses propres principes et de façon *aprioriste*, une morale qui ne tenait pas suffisamment compte de la situation concrète de l'homme et n'allait pas toujours dans le sens de l'épanouissement humain. Ce fut le cas, en particulier, pour la morale sexuelle qui, privée d'une base anthropologique adéquate, a provoqué des tabous, des scrupules ou des blocages qu'on a bien souvent dénoncés. L'hégémonie sur la culture d'une religion empreinte de « providentialisme » et de magie tendait à paralyser l'homme en lui faisant espérer d'En-Haut les solutions aux problèmes qu'il rencon-

trait et qu'il aurait dû tirer de son propre pouvoir et de son génie inventif. C'est ainsi qu'on attendait parfois uniquement de la prière et des sacrements des changements psychologiques importants ou encore le règlement de conflits sociaux ou internationaux.

Religion et culture séculière

La culture séculière refuse ce rôle ambigu de la religion qui lui apparaît comme une source d'aliénation. La culture séculière vise à orienter la vie de l'homme et de la société selon des critères et des normes tirés de l'expérience, de la technique et des sciences humaines. Par exemple, elle attend principalement de la psychologie et de la sociologie, non plus de la morale socio-religieuse d'autrefois, les lois de l'épanouissement humain et les principes susceptibles de guider la vie des individus et des sociétés. De même ce n'est pas pour gagner le ciel ou sauver son âme que l'homme sécularisé va travailler consciencieusement, mais pour son propre épanouissement et l'avènement d'une société plus juste et plus humaine. A supposer même qu'il soit croyant et qu'il prie, ce n'est plus tellement du secours de la prière ou des sacrements qu'il attend les solutions aux défis que lui lance l'existence, mais de lui-même et de ses propres initiatives.

Apparemment, cette évolution joue contre la foi. En fait, elle ne joue que contre les déviations de la religion. Elle force celle-ci à plus d'authenticité. Elle rend l'homme à lui-même en l'obligeant à prendre ses responsabilités. Dans la mesure donc où la sécularisation marque la fin d'une certaine religion inauthentique et accule la foi chrétienne à redéfinir ses rapports avec la culture, le résultat est bénéfique. Elle fournit à la foi l'occasion de se purifier et de trouver de nouveaux modes d'incarnation plus respectueux de l'autonomie de l'homme.

Pour cette première raison, le chrétien doit participer à la sécularisation de la culture et à la déconfectionnalisation qu'elle implique. Comme les premiers chrétiens, il ne doit pas craindre de se faire athée, c'est-à-dire athée à l'égard des dieux aliénateurs et soutiens des ordres sociaux, politiques et culturels les plus discutables d'hier et d'aujourd'hui. Tout comme le Christ lui-même, il ne doit pas reculer devant une certaine anti-religiosité, sachant que la foi authentique ne se contente pas de n'importe quel dieu et qu'elle ne peut tolérer certaines formes aliénantes de religion.

Mais l'option pour l'avènement d'une culture et d'une société séculières s'appuie sur une raison théologique beaucoup plus positive et encore plus décisive. Le phénomène de sécularisation représente, pour le Chrétien, un « moment » (un *kairos*) de la création.

Pour avoir dissocié création et rédemption, et pour avoir pratiquement vécu dans la foi à deux dieux — celui du monde et celui de l'Eglise — les chrétiens ont perdu l'habitude de lire les signes du temps. Ils n'ont eu d'attention que pour une action de Dieu perçue comme descendante et passant obligatoirement par les sacrements ou moyens ecclésiastiques de grâce. C'est ainsi qu'ils ont beaucoup tardé à voir dans le progrès, l'évolution et l'humanisme moderne la manifestation de l'action toujours créatrice de Dieu. Pourtant, dans une perspective authentiquement théologique, d'ailleurs conforme à la meilleure tradition de la pensée chrétienne, l'évolution de l'homme et du monde est perçue comme une manifestation actuelle de la création permanente de Dieu faisant exister les êtres avec tout leur dynamisme.

Ce n'est donc pas en domestiquant l'homme et le monde que l'Eglise manifeste le mystère de Dieu, c'est en donnant un sens chrétien à leur ascension constante. Un monde mal articulé avançant péniblement sur les béquilles de la religion et des Eglises est beaucoup moins révélateur de Dieu qu'un monde sécularisé et autonome. On pourrait dire : plus le monde est profane, plus il a de chances de révéler le dessein de Dieu ; plus l'homme est autonome et libre, plus il révèle le Dieu dont il est l'image ; plus l'homme et le monde seront définis et perçus dans leur profanité, leur autonomie et leur sécularité, plus ils seront aptes à servir de médiation, sans rien perdre de leur consistance et de leur valeur intrinsèque. La foi en Dieu s'appuie beaucoup mieux sur les réussites de l'homme que sur ses échecs. Car tout ce qui contribue à grandir l'homme manifeste le dynamisme de l'amour créateur de Dieu.

Loin donc d'inquiéter le chrétien, les réussites les plus prestigieuses du génie de l'homme ne font que raffermir sa foi en Dieu créateur et auteur de cet accomplissement humain indiscutable qu'est l'Homme-Jésus.

L'école face à la religion

Ces considérations semblent nous avoir éloignés du problème scolaire. Pourtant non, puisque l'école reflétera nécessairement cette culture séculière que, par ailleurs, elle est appelée à promouvoir, de par sa nature même.

C'est dire que l'école, reflet et instrument de cette culture séculière, devra conquérir son autonomie ; ce qu'elle est en train de faire. Elle ne pourra pas, non plus, faire l'économie d'une certaine critique de la religion antérieure, critique qui, à tout prendre, s'avérera bénéfique à la foi elle-même autant qu'à la culture dispensée par l'école.

Au lieu de nous diviser sur la question de la confessionnalité scolaire, ne serait-il pas plus utile de travailler ensemble à renouveler nos méthodes d'enseignement et d'éducation, à faire de nos écoles des milieux d'épanouissement intellectuel et moral, dans le respect de la diversité d'une société pluraliste.

Dans une société séculière, le pluralisme ne crée pas nécessairement une différence de culture. Celle-ci est un bien commun partagé par croyants et incroyants. Tout comme l'école est une œuvre commune qui réclame la participation de toutes les énergies de la collectivité.

L'école moderne est à inventer. Croyants et incroyants peuvent et doivent collaborer à sa création avec les mêmes soucis, les mêmes principes pédagogiques et les mêmes techniques, dans la même volonté de promouvoir un humanisme authentique ouvert à tous les courants philosophiques et spirituels du monde moderne.

Il serait tout aussi injustifiable que les incroyants domestiquent l'école à des fins de propagande anti-religieuse que l'Eglise à des fins de propagande et de conditionnement religieux. La société séculière se distingue des sociétés à idéologies sectaires ou totalitaires en ceci qu'elle n'est pas fermée aux divers humanismes religieux, spirituels et non religieux. Dans une telle société, l'école, unique et publique, peut accueillir la pastorale des diverses Eglises qui, tout en respectant les exigences et les spécificités du plan académique, propose la foi comme signification donnée dans le Christ à l'existence humaine reconnue dans son autonomie et au monde moderne promu dans sa sécularité.

AU SOMMAIRE DE L'ANNÉE 1968

Johnson gouverneur d'Hawaï
Lesage commandeur de l'Ordre de la Jarretière
Bourgault cède la présidence à de Gaulle



L'Oratoire donne son Pavillon
au Maire Drapeau



« Frenchie » Kierans, animateur à « Toast et Café »
Gabias tourne « La Curée de Campagne »



Bona Arsenault congelé pour la postérité
Miracle à Québec :

La statue de Duplessis a pleuré



« La Fédérastie est-elle incurable ? »
par le Dr René Lévesque



Ottaviani : Rumeur de Mariage



« Hippiorum yeyeorumque et gogorum progressio »
nouvelle encyclix sur la jeunesse
« Maintenant » publie « Comment se faire des Ennemis »

**Laissez-vous vos amis ignorer
plus longtemps l'envers et les mystères d'une actualité
sur laquelle nous détenons des droits exclusifs ?**

(VOIR AU VERSO)

POUR NOËL

OFFREZ EN CADEAU À VOS AMIS
(OU À VOS ENNEMIS)
UNE REVUE DISCUTÉE ET DISCUTABLE
MAIS QU'IL FAUT LIRE

Maintenant

Avec les vœux de la Revue, nous enverrons
à ceux que vous aurez abonnés
une carte de Noël attestant votre cadeau

1 an NOM.....

2 ans ADRESSE.....

3 ans VILLE.....

Avec les vœux de.....

1 an NOM.....

2 ans ADRESSE.....

3 ans VILLE.....

Avec les vœux de.....

1 an NOM.....

2 ans ADRESSE.....

3 ans VILLE.....

Avec les vœux de.....

MON NOM.....

ADRESSE.....

VILLE..... PROV..... PAYS.....

C'EST

- Une Eglise neuve
- Un pays libre
- Une jeunesse qui s'affirme
- Une société qui se redéfinit
- Un dialogue avec le monde
- Un socialisme québécois
- Une presse libre
- Un nationalisme ouvert et dynamique
- Un interprète des hommes sans voix

Maintenant

2715,
Chemin Côte-Sainte-Catherine,
Montréal 26, Qué.

Prix spéciaux pour NOËL :

1 an : \$ 5.00
2 ans : \$ 8.00
3 ans : \$12.00

S. V. P. poster aux noms à gauche
un abonnement
de
selon l'indication.

FREUD ET LA RELIGION*



MICHEL DANSEREAU

La question religieuse a toujours préoccupé Freud

Dans une lettre à Lou Salomé¹ Freud reconnaît que la question religieuse l'a préoccupé toute sa vie ; il en traite explicitement à partir de la *psychopathologie de la vie quotidienne* de 1901², jusqu'à sa toute dernière œuvre : *Moïse et le Monothéisme*³, à laquelle il consacra les cinq dernières années de son existence. Poursuivait-il ainsi, jusqu'à la fin, la recherche de sa propre identité à travers ce personnage de Moïse qui exerça sur lui, à diverses reprises, un pouvoir de fascination si étrange ? Cette recherche, il l'avait génialement inaugurée, comme on sait, avec l'autoanalyse de *La science des rêves*⁴. Quoi qu'il en soit, il est utile de distinguer au début de nos réflexions deux ordres de réalité en interaction constante : l'attitude personnelle de Freud face à la religion et sa contribution à la compréhension du sentiment religieux. Son attitude est ambivalente, selon ce qu'on verra, variant d'une dénigration radicale à une appréciation souvent réticente. En général, les connaissances qu'il apportera contribueront à nourrir en lui une attitude plutôt négative et cette attitude à son tour conditionnera ses contributions.

L'origine névrotique que Freud trouve à la religion a été retournée contre sa propre conception. Certains auteurs⁵ ont retracé l'origine névrotique de l'attitude freudienne négative dans un ressentiment infantile en rapport avec la perte d'une gouvernante catholique de sa petite enfance. Si cette façon d'utiliser les armes même de l'adversaire peut être une bonne tactique de combat, nous n'insisterons pas sur cette défensive. Nous nous mériterions alors le reproche qu'on lui a fait de manquer dans le phénomène religieux ce qu'il y a de proprement religieux. Certes, il est utile d'éclairer l'inconscient complexe, personnel et collectif, qui a pu le mouvoir et l'émouvoir à son insu, mais nous ne voulons pas passer à côté de sa contribution psychologique à l'étude des composantes psychologiques du phénomène religieux. Même une motivation névrotique n'enlève pas nécessairement toute valeur à une œuvre. (C'est le cas de beaucoup de génies créateurs tels Baudelaire ou Kafka).

Au-delà d'une religion dégradée

Sans doute serait-il tentant de répondre à la question : « l'homme peut-il encore être religieux » après la critique freudienne, en invoquant la signification religieuse qu'a pu prendre la psychanalyse chez de nombreux analystes athées qui se traitent mutuellement d'orthodoxes ou d'hérétiques. Il serait facile de dénombrer les schismes, les chapelles, les mises à l'index dans les sociétés psychanalytiques qui ne cèdent en rien à ce que la religion a connu de plus intolérant ! Mais serait-il loyal d'esquiver le problème essentiel, qui n'est pas l'existence d'une religion de fait, mais de savoir si nous pouvons assumer une religion « en esprit et en vérité » ?

* Conférence donnée lors de la journée universitaire de la pensée chrétienne (U. de M.), le 18 mars 1967, portant sur : « l'homme moderne peut-il encore être religieux ? »

1. JONES, E. : *The Life and Work of Sigmund Freud*. Trois vol. (Basic Books, N. Y. 1953-1957, Vol. III, p. 194).
2. FREUD, S. : *Psychopathologie de la vie quotidienne*, pp. 298-299 (Payot, Paris 1948).
3. FREUD, S. : *Moïse et le Monothéisme* (N.R.F., Paris 1948).
4. FREUD, S. : *La science des rêves* (P.U.F., Paris, 1950).
5. BERNFELD, S. : *Freud's Early Childhood*. Bulletin of The Menninger Clinic, July 1944. Voir aussi : *Freud and Archeology*. Amer. Imago 2 (1951).
ZILBORG, G. : *L'amour et Dieu chez Freud*. Supplément de la vie spirituelle 24 : 5-30 (1953).

Eprouver notre foi au creuset de la psychanalyse

Nous ne partons donc pas en guerre contre la contestation freudienne, mais au contraire, si déplaisant que cela puisse être, nous accepterons de *dépaysier notre conscience chrétienne pour comprendre vraiment la pensée de Freud*. Nous espérons qu'en approfondissant cette pensée, toujours située chez lui sous le signe de l'honnêteté et de la rigueur d'une recherche quelquefois passionnée de la vérité, nous ne nous égarerons pas trop de celui qui est la Vérité. Le chrétien doit accepter le défi d'épuration que lance la psychanalyse à notre religion agonisante, dans le sens qu'Unamuno donne dans son livre *L'agonie du Christianisme*. AGON signifie lutte et Unamuno n'entend pas mort, mais lutte pour survivre. Le Christ et son Eglise ne sont-ils pas en agonie jusqu'à la fin des temps ?

LA RELIGION NÉVROSE

Marx, Nietzsche, Freud

Freud pose au chrétien une question qui l'atteint en plein cœur. L'objection de Marx, qui voyait dans la prédication de la résignation une ruse pour couvrir les privilèges bourgeois, restait d'ordre sociologique. Elle peut troubler la conscience communautaire du chrétien sans être pour autant *radicalement* bouleversante. On a pu lui répondre que Marx avait connu une chrétienté décadente, que Mounier lui-même dénonce dans *Feu la Chrétienté*⁶. Mais comme Nietzsche et encore plus fortement que lui (puisque Nietzsche a contre lui l'affreuse succession de la société hitlérienne), Freud est celui qui a cru découvrir dans le besoin religieux lui-même une névrose originelle. Dans *L'affrontement chrétien*⁷, Mounier rappelle comment, pour Nietzsche, le christianisme était propre à rassurer « les civilisations vieilles et les vies à leur déclin » mais que c'était « un poison pour les muscles jeunes, un ennemi de la force virile et de la grâce naturelle ». Avec moins de virulence apparente, Freud mettra sa science psychanalytique à démontrer que la religion est une illusion. Cependant, il n'en fait pas un article de foi scientifique et se situe dans une recherche métapsychologique de véracité, aussi pourra-t-il écrire : « Les défenseurs de la religion auront un droit égal à se servir de la psychanalyse pour apprécier à sa valeur l'importance affective de la doctrine religieuse »⁸.

La religion, une névrose obsessionnelle ?

Notons une première difficulté à l'abord de tout texte freudien : c'est le style dialectique ; à peine croit-on saisir une notion qu'un nouveau passage vient en préciser le sens ou lui donner une nuance qui en change radicalement la signification. Freud est continuellement celui qui se reprend, se corrige suivant ce qu'il croit être la vérité que lui livre son expérience. Nous rencontrons cette difficulté dès le début de ses contributions à l'étude des phénomènes religieux. En voici quelques exemples. Après avoir montré l'analogie entre « Actes obsédants et exercices religieux »⁹, Freud écrit : « on pourrait se risquer à concevoir la névrose obsessionnelle comme constituant *un pendant pathologique de la formation des religions*, et à qualifier la névrose de religiosité individuelle, la religion de névrose obsessionnelle universelle ». Il y a dans ce texte des nuances qu'on ne retrouve plus, par exemple, dans le premier avant-propos de *Moïse et le Monothéisme* où nous lisons : « nos recherches nous amènent à conclure que la religion *n'est qu'une* névrose de l'humanité »¹⁰ alors que le second avant-propos atténue la formule première : « Les phénomènes religieux *sont comparables* aux symptômes névrotiques individuels »¹¹.

Le complexe parental, racine de la religion ?

De même dans les *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, dans un chapitre, particulièrement marqué par un préjugé scientiste, intitulé : *D'une conception de l'Univers* (Weltanschauung), Freud n'en écrit pas moins ceci : « Le dieu créateur est surnommé 'Le Père'. La psychanalyse en conclut qu'il s'agit bien là du père majestueux, tel qu'il apparut autrefois au petit enfant. Le croyant se figure

6. MOUNIER, E. : *Feu la chrétienté* (Ed. Du Seuil, Paris 1950).

7. MOUNIER, E. : *L'affrontement chrétien* (Ed. La Baconnière, Neuchâtel 1944), p. 11.

8. FREUD, S. : *L'Avenir d'une Illusion* (Denoël et Steele, Paris 1932), p. 100.

Les passages en italiques dans les citations 9, 10, 11, 12 et 13 sont de nous.

9. FREUD, S. : *Actes obsédants et exercices religieux*, in *L'Avenir d'une Illusion* (Denoël et Steele, Paris 1932), p. 181.

10. FREUD, S. : *Moïse et le Monothéisme* (N.R.F., Paris 1948), p. 87.

11. Idem, p. 90.

a création du monde à l'image de sa propre naissance »¹². Par ailleurs, dans un essai sur Léonard de Vinci, il est beaucoup plus catégorique : « Le Dieu personnel n'est rien autre chose, psychologiquement, qu'un père transfiguré », suivi de cette observation pertinente : « elle (la psychanalyse) nous fait voir tous les jours comment des jeunes gens perdent la foi au moment même où le prestige de l'autorité paternelle pour eux s'écroule. Ainsi nous retrouvons dans le complexe parental la racine de la nécessité religieuse »¹³.

Nous voyons par ces quelques citations l'ambiguïté, je dirais même la double valence, que peut revêtir ce qu'on a nommé la réduction freudienne : réduction d'un sens manifeste (Dieu) à un sens latent (père) et plus insidieusement réduction du sens lui-même dans le « rien d'autre que ». Cette dernière formule, qu'a si souvent employée Freud, est d'ailleurs infidèle à l'esprit du grand principe qu'il reconnaît au fonctionnement psychique : la loi de la surdétermination. Aussi le « rien d'autre que » ne tient-il pas devant la critique pertinente qu'en a donné Karl Stern dans *La troisième révolution*¹⁴, mais le sens premier de la réduction n'en demeure pas moins comme une épine dans la chair : l'image de Dieu s'est formée à partir de l'image de nos parents ! Cette affirmation psychologiquement correcte et légitime, va poser un défi à la pureté de notre foi par la fonction iconoclaste qu'un Ricoeur¹⁵ reconnaît à la psychanalyse.

L'homme religieux et sa caricature

Un rituel religieux, par analogie avec le rituel de l'obsédé, sera pathologique ou insensé dans la mesure où il perd le sens de sa propre symbolique. « La psychanalyse, écrit Ricoeur, peut montrer à l'homme religieux sa caricature ; mais elle lui laisse la charge de méditer sur la possibilité de ne pas ressembler à son double grimaçant ». Freud lui-même avait dit : « La névrose obsessionnelle offre la caricature tragi-comique d'une religion privée »¹⁶. Aussi le grand point de discussion sera-t-il de savoir, selon Ricoeur, si nous trouverons « dans le dynamisme affectif de la croyance religieuse de quoi surmonter son propre archaïsme ». Les travaux de Beirnaert¹⁷ apportent à cette question une réponse positive et nuancée.

La théorie freudienne explique ce fait qu'enfant, adolescent ou adulte l'homme en détresse cherche (à croire en) un Père providentiel. De plus elle explique cet autre fait de l'amenuisement fréquent des activités religieuses (la prière, par exemple), lorsqu'elles ne sont plus motivées par la détresse (par exemple, lorsque disparaît l'angoisse ou la culpabilité au début d'un traitement psychanalytique).

Nous retrouvons ici une contribution psychologique aux contestations qu'avait formulées Feuerbach : « Dieu est... l'écho de nos cris de douleurs », reprises par Marx : « La religion est le soupir de la créature opprimée... Elle est l'opium du peuple »¹⁸.

Mais il n'est pas démontré que le tout du phénomène religieux s'explique ainsi. Freud l'avait implicitement admis en soulignant qu'une « illusion n'est pas nécessairement une erreur »¹⁹. Sa théorie s'applique particulièrement à ce qu'on pourrait appeler une religion intéressée qui a été critiquée d'ailleurs par de nombreux auteurs chrétiens (surtout les grands mystiques) qui mettent en garde contre un infantilisme toujours aux aguets pour renaître.

Valeur provisoire mais réelle de la religion intéressée

Si on peut tomber d'accord sur la nécessité de dépasser cette religion intéressée qu'Antoine Vergote qualifie de fonctionnelle dans son traité de *Psychologie religieuse*²⁰, on peut néanmoins se demander, avec ce dernier, si cette religion fonctionnelle est nécessairement dépourvue de toute authenticité ? L'exemple qu'il donne de l'enfant qui noue des relations utilitaires avec les autres, mais qui néanmoins atteint une vraie relation d'amour avec eux, toute imparfaite soit-elle, nous empêche de dévaluer radicalement cette forme de relation, ou de religion intéressée. C'est à travers l'intérêt pour soi qu'on accède à l'intérêt pour autrui. Freud avait bien vu, sans en approfondir la portée positive « qu'un croyant est rattaché par certains liens de tendresse à l'essence de sa religion »²¹. Intéressée ou désintéressée, cependant, la religion n'est pas qu'un phénomène particulier ; c'est un phénomène collectif qui va poser à Freud un problème beaucoup plus difficile. Quelle est pour la psychanalyse l'origine des grandes religions historiques ? (à suivre)

12. FREUD, S. : *Nouvelles conférences sur la psychanalyse* (N.R.F., Paris 1936), p. 222.

13. FREUD, S. : *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (N.R.F., Paris 1927), pp. 177-178.

14. STERN, K. : *La troisième révolution* (Ed. du Seuil, Paris 1955).

15. RICOEUR, P. : *L'Athéisme de la psychanalyse freudienne*, *Concilium* 16 : 73-82 (1966).

16. FREUD, S. : *Actes obsédants et exercices religieux*, in *L'Avenir d'une Illusion* (Denoël et Steele, Paris 1932), p. 164.

17. BEIRNAERT, L. : *Le Rôle affectif de la Vierge-Mère dans le Catholicisme*. *Psyché* 13-14 : 1309-1316 (1945).

BEIRNAERT, L. : *Freud, la religion et la civilisation* in *Problèmes de Psychanalyse* (Fayard, Paris 1957).

BEIRNAERT, L. : *Prière et demande à l'Autre* in *Du cri à la parole* (Ed. Lumen Vitae, Bruxelles 1967) p. 25 à 32.

18. FETSCHER, I. : *Variations de la critique marxiste de la religion*. *Concilium* 16 : 117-135 (1966).

19. FREUD, S. : *L'Avenir d'une Illusion* (Denoël et Steele, Paris 1932), p. 81.

20. VERGOTE, A. : *Psychologie religieuse* (Dessart, Bruxelles 1966), pp. 149 et suiv.

21. FREUD, S. : *L'Avenir d'une Illusion* (Denoël et Steele, Paris 1932), p. 126.

L'AUDIO-VISUEL À L'EXPO 67

JACQUES LAMOUREUX

L'emploi des techniques audio-visuelles à l'Expo est répandu avec une telle profusion et une telle efficacité que plusieurs publications ont senti le besoin de souligner l'événement par des articles spéciaux (*Time*, *Life*, *The New York Times*, *Star Weekly*, *Weekend Magazine*, *La Presse*, *The Montreal Star*, *Take One*, *American Cinematographer*, *Film News*, etc.). Le critique, Jacob Siskind de la *Gazette*, a même publié une plaquette intitulée : *EXPO 67 : Films* (Ed. Toundra).

Depuis le 28 avril dernier, c'est devenu un cliché que de seulement faire mention de l'usage gigantesque des techniques audio-visuelles dans tous les secteurs de l'Exposition universelle : pavillons thématiques, nationaux et privés.

AUDIO-VISUEL

Avant d'aller plus loin, on pourrait se demander ce que sont exactement les techniques audio-visuelles. Allons consulter Monsieur Larousse : *Se dit de ce qui appartient à la méthode active d'enseignement qui utilise au maximum les sens de l'enfant, en particulier l'ouïe et la vue, en lui commentant des spectacles instructifs (projections, films, objets d'art, etc.)*. Il est un pavillon qui illustre parfaitement cette définition, c'est celui commandité par *Canadien Pacifique-Cominco* : en effet diverses cabines mettent à l'épreuve notre sens du toucher (évaluation du volume de certains corps et de leur surface lisse ou rugueuse en les palpant dans l'obscurité), notre odorat (reconstitution artificielle d'odeurs très connues comme celles des fraises, du fromage, etc.), notre goût (à la sortie on distribue des bonbons aux essences différentes), notre vue (perception de la troisième dimension, de la perspective), notre ouïe (audition reliée à des gestes ou mouvements du corps) ; ces deux derniers sens (vue et ouïe) sont aussi brillamment illustrés par le film *Nous sommes jeunes* (j'y reviendrai plus loin). A noter que c'est l'unique pavillon qui fasse appel à nos cinq sens. Beauté et originalité sont les qualités de ce pavillon.

De façon générale, donc, l'audio-visuel est un heureux mélange d'images et de sons. Ces images sont produites, soit en direct : peintures, sculptures, dessins, maquettes, marionnettes, soit par le truchement de projections de films ou diapositives. Ces sons s'avèrent être, soit de la musique instrumentale, concrète ou électronique, soit des paroles, bruits, effets sonores. Plusieurs endroits de l'Expo pourraient servir de modèles pour confirmer cette définition ; en excluant les films pris comme tels (sur lesquels je reviendrai plus loin),

mais en s'attachant plutôt à l'atmosphère générale d'une salle, d'un pavillon, je pense qu'il faut inscrire en premier lieu la première section du pavillon de la *Grande-Bretagne* : « Le Façonnement d'une nation ». Un tapis mécanique transporte doucement le visiteur dans une sorte de cachot obscur et humide (le sol est plein d'eau agitée) sur les parois duquel diapositives et films distordus projettent l'histoire de ce pays de l'invasion romaine à aujourd'hui, le tout aux sons de bandes sonores construites en crescendo : un univers chaotique se transforme en une pompeuse fanfare à la manière de Purcell. Spectacle dépayçant, bizarre, fascinant et mystérieux.

Un second exemple : au pavillon de la *France*, le ballet lumineux de Iannis Xanakis : « Polytopes ». Chevauchant tous les niveaux (6 étages) du pavillon, un complexe architectural de câbles d'acier supporte quelque 12,000 lampes qui, par moments d'allumages successifs, créent plusieurs réseaux de trajets lumineux colorés différemment. Une envoûtante partition de six minutes achève de créer un espace sidéral. Un spectacle unique, de notre temps ; « ...une sorte de toile d'araignée avec un poème lumineux de gouttes rosées » selon Kanakis lui-même.

Il y aurait encore à citer l'ambiance particulière du pavillon du *Québec* : une bande sonore (24 pistes) de musique concrète (chants d'oiseaux, rugissements de tempêtes, grincements de machines) et électronique réalisée par Gilles Tremblay se marie parfaitement avec la conception, l'architecture, les formes et les couleurs du pavillon. Autant le pavillon du Québec est beau, dépouillé, sobre, quasi-abstrait, autant paraît surchargé celui du *Canadien National*, basé sur le même principe : une bande sonore faite surtout de bruits pour créer un climat avec les éléments visuels illustrant le temps et le mouvement. L'accumulation de dessins, panneaux, appareils, inscriptions, blocs, etc. n'est pas très heureuse et ne fait qu'embrouiller le visiteur au lieu de l'emporter dans un mouvement (ce qui me semble être le but visé par le pavillon du C. N.).

Avant d'aborder les différentes matières exploitées par l'audio-visuel, j'aimerais souligner la très haute qualité d'un spectacle présenté (hélas, six fois seulement) au *Pavillon de la Jeunesse* : l'œuvre de Pierre Moretti : « Equation pour un homme actuel ». Ce spectacle est vraiment la « somme » de tous les éléments audio-visuels possibles. Qu'on en juge : un texte fabriqué par l'auteur et Jean-A. Baudot du département des mathématiques de l'Université de Montréal, assistés d'un ordinateur électronique CDC-3400 ; des comédiens sur scène, des costumes futuristes, un décor d'avant-garde, des éclairages savants, une chorégraphie avancée, des sculp-

tures mobiles sur lesquelles on projette des diapositives (5 projecteurs), utilisation de cinéma (scènes d'actualités et dessins non figuratifs), bande sonore comportant des voix et de la musique concrète et électronique et enfin accompagnement de timbales. Et le plus formidable de tout cela, c'est que cet assemblage ne fait pas du tout hétéroclite, mais respire l'homogénéité. Autre détail : cette magnifique

production n'est pas l'œuvre d'une compagnie de théâtre chevronnée, mais le fait d'une troupe d'amateurs : *Les Saltimbanques !*

Dans les techniques audio-visuelles, plusieurs possibilités s'offrent : combinaison de bandes sonores avec a) diapositives, b) films, c) électronique, d) mélange de a, b, et c, et même e) inclusion de personnages humains.

L'UTILISATION DES DIAPOSITIVES

CHEF-D'ŒUVRE

C'est la *Tchécoslovaquie* qui remporte la première place pour l'emploi le plus ingénieux des diapositives. Le spectacle de onze minutes s'intitule « *Creatio Mundi* » (habile façon de contourner le fameux bilinguisme qui souvent gâte le plaisir du spectateur) et ne comporte pas de texte parlé, mais une très belle partition symphonique traditionnelle avec chœurs, sur 10 pistes magnétiques. Tout le monde se rappelle le côté visuel absolument éblouissant de beauté et de précision : un mur complet forme une véritable « mosaïque » composée de 112 cubes qui reculent ou avancent selon un ordre donné. L'intérieur de chaque cube comporte 2 projecteurs à diapositives (pour les fondus-enchaînés). Il faut en tout environ 12,000 diapositives différentes. Elles sont projetées par l'arrière du mur et forment des fresques de 112 petites photos ; mais la plupart du temps l'image globale est fragmentée, les changements d'une image à l'autre se réalisant en douce devant nos yeux. Tout ici est automatisé : les cubes qui avancent ou reculent, les changements d'images se font grâce à quelque 756,000 instructions séparées, qui, en fait, sont des émulsions électroniques « programmées » sur une pellicule 35 mm ordinaire mais qui tourne à 25 images/seconde. Le procédé a été baptisé « *Diopolyécran* ».

reproduisent des toiles des maîtres italiens) sont totalement inefficaces parce que beaucoup trop petites et non conçues pour des foules : dommage, car les couleurs en sont assez jolies.

RATÉES

Les autres façons de montrer des diapositives sont plus ou moins ratées : les diapositives projetées sur une chute d'eau (*Kodak*) n'impressionnent guère. Celles du pavillon de l'Etat de *New York* sont projetées à un rythme trop rapide, on n'a pas le temps de voir : on dirait que l'auteur a voulu atteindre le rythme du montage cinématographique. A « *Austrovision* » de l'*Autriche*, les couleurs sont franchement laides et les murs servant d'écrans sont trop foncés. Au pavillon de l'*Inde*, le spectateur se trouve debout au centre de 9 écrans. Comme les photos sont différentes d'un écran à l'autre, il faut constamment tourner la tête : c'est la meilleure manière de contracter le torticolis (personnellement, j'ai quitté l'enceinte après 10 minutes) !

SCORIES

Pour terminer sur les diapositives, je ne peux m'empêcher de vociférer avec rage contre les deux pavillons les plus laids de tout l'Expo, deux véritables horreurs au point de vue esthétique. Et ce sont deux pavillons privés, financés par des maisons canadiennes ; je veux parler des pavillons du *Progrès Economique* et de celui des *Industries du Québec*. Deux pavillons dégoûtants de publicité laide à crier, de commercialisme crasse. Le « spectacle du mur dioramique » tournant (*Progrès Economique*) est d'une rare bêtise dans sa conception et d'une hideur non moins rare dans son exécution (dessins horribles, couleurs repoussantes, graphisme primaire). La bande sonore est révoltante : des comédiens ou annonceurs de catégorie Z débitent beaucoup trop vite un bla-bla-bla interminable, passant du joul au français avec une impudeur toute caractéristique de certains postes de radio. J'avais honte. Quant aux *Industries du Québec*, il y a là un manque d'imagination à faire pleurer : on se croirait dans les autobus de la CTM, tellement les panneaux publicitaires sont moches (je n'ai pas encore digéré cet écœurant gros plan d'une assiettée de spaghetti dégoulinant. Pouah !). Les quelque 80 commanditaires de ces deux pavillons auraient dû suivre les traces de certaines entreprises privées qui ont simplement commandité quelque chose (*Autostade*, *Nations-Unies*, les bancs publics, les wagons de l'Expo-Express, etc.) et qui n'ont pas d'abord songé à faire de la publicité directe pour leur petite entreprise locale. Le désintéressement est une vertu qui se perd...

RÉUSSITES

Un nombre considérable de pavillons se servent de diapositives avec un bonheur plus ou moins grand, mais aucun n'atteint la cheville du « *Diopolyécran* » de la *Tchécoslovaquie*. Tour à tour pour enseigner (sous-sol de l'arbre des Canadiens, *Canada*, *Pâtes et papiers*, *Jeunesses Musicales*, *Etats-Unis*, *Progrès économique*), pour divertir (*Kodak*, *Italie*), pour de la réclame touristique (*Algérie*, *Autriche*, *Belgique*, *Inde*, *Iran*, *Maine*, *Vermont*, *New York*, *Provinces de l'Ouest*, *Yougoslavie*) ou de la réclame tout court (*Progrès économique*, *Industries du Québec*), les diapositives abondent sur la Terre des Hommes. De celles énumérées plus haut, il n'y a vraiment que l'*Italie* qui offre de la pâture originale : en effet ce sont des peintures en couleurs sur verre d'Emilio Vedova, projetées sur des murs de formes irrégulières. Chacune des 8 plaques des 14 projecteurs reste plusieurs secondes statiques : pendant ce laps de temps, on fait passer très lentement entre la lentille et la peinture de verre une plaque qui altère subtilement les taches non figuratives de couleur. Cette projection est accompagnée d'une piste sonore de Marino Zuccheri. L'effet est très beau et constitue un dépaysement total du spectateur à l'entrée du pavillon. Les autres diapositives du même pavillon (la plupart

L'UTILISATION DU FILM

Nous pénétrons ici dans le domaine le plus riche de l'Expo, celui où les idées originales, nouvelles, voire révolutionnaires, fourmillent. Un monde où l'imagination, le génie, le savoir-faire, l'habileté des cinéastes du monde entier se manifestent avec une rare abondance. Le moindre petit pavillon possède son bout de film. On semble de plus s'être donné la main, des quatre coins du monde, pour inventer une façon nouvelle de filmer et de projeter la pellicule. On rivalise d'ingéniosité : films projetés sur le plancher, au plafond, sur les 4 murs à la fois ou sur le mur complet (360 degrés) d'une salle circulaire. La notion traditionnelle d'écran unique éclate : on projette sur un, trois, six ou quinze écrans simultanément ! La forme des écrans évolue elle aussi : en hauteur, circulaire, incurvée, oblique, cruciforme, sphère mobile, à l'intérieur d'un dôme, etc. Sans parler des images sectionnées, de l'usage des miroirs, des ordinatrices, des lentilles déformantes, de théâtre tournant, des projections-arrière. 8, 16, 35 et 70 mm : une variété de format inégalée. Son optique, son magnétique sur un nombre effarant de pistes différentes. Mais nous verrons que cela peut devenir un cliché et un lieu commun que de ne pas montrer son film à la manière du voisin ; le non-conformisme a créé un nouveau conformisme : épater à tout prix, souvent de façon gratuite, c'est-à-dire sans que l'expression choisie soit « commandée » par le sujet, souvent au détriment et à l'encontre du but proposé.

Passons en revue les plus intéressantes innovations au point de vue cinématographique.

Labyrinthe

Le *Labyrinthe* est un pavillon thématique entièrement réalisé par l'Office national du film (édifice et tout). Dans une synthèse du cinéma et de l'architecture, le *Labyrinthe* tente d'évoquer la légende de Thésée et du Minotaure. L'édifice sans fenêtre est divisé en trois sections. La 1ère section est de forme ovale ; au centre deux écrans : un écran vertical (38 x 20 pieds) à une extrémité de la salle et un autre de même dimension *couché* sur le sol. Les deux écrans forment un L. Les spectateurs regardent debout sur 8 balustrades, 4 de chaque côté de cette pièce ovale. La 2e salle donne l'impression d'espace illimité : dans l'obscurité complète, le spectateur voit soudain apparaître des points lumineux colorés se reflétant à l'infini, grâce à des miroirs. Ces jeux de lumière sont produits par des prismes réfléchissants et clignotent en suivant le rythme de la musique, les différentes fréquences de son régissant les jeux lumineux. La 3e salle présente un film sur 5 écrans en forme de croix. Le tournage des scènes pour cette dernière section a exigé de la part des techniciens de l'ONF une dose d'invention assez forte, puisqu'il a fallu construire de toutes pièces une armature métallique pouvant contenir 5 caméras Arriflex 35 mm et alignées parfaitement afin d'avoir, à la projection, une image complète cohérente mais venant de 5 sources différentes.

Il a fallu près de 4 ans pour concevoir et réaliser ce projet. Une équipe de 11 personnes s'est déplacée pour aller cueillir des images en Afrique, en Inde, au Cambodge, au

Japon, en Russie, en Grèce, aux Etats-Unis et au Canada. Coût de l'opération, bâtisse y compris : \$4,500,000 payés par l'Expo.

Le *Labyrinthe* est sûrement le « hit » de l'Expo. La première salle avec son écran au plancher est une trouvaille inouïe : l'effet est saisissant. Mais, personnellement, en sortant de cette section, je ressentais une certaine insatisfaction globale, difficile à définir précisément. Nous sommes en présence d'une invention nettement géniale mais qui, à mon avis, n'a pas été exploitée sciemment ; c'est un exemple où l'homme est dépassé par la machine qu'il a lui-même mise au point. Le film de la première salle est décevant dans son ensemble : scénario très lâche et manquant d'ossature (on se demande à quoi relier certaines séquences : cure d'amaigrissement, manifestation d'étudiants à Tokyo, club de nuit, etc.), montage inégal, commentaire prétentieux (bilingue, *of course*, et avec une désagréable voix française) et surtout une sorte d'inéquation, de déséquilibre dans l'emploi des deux écrans. Le format spécial mis à part, cela demeure un film moyen de l'ONF.

La 3ème section est peut-être plus « classique » dans sa technique (bien que 5 écrans ne soient pas monnaie courante !), je veux dire moins géniale dans sa conception (il y a 40 ans, Abel Gance travaillait dans le même sens), mais peut-être plus forte. Le rythme des images est plus fluide, les images sont plus éloquentes et le « message » passe mieux.

Je me demande finalement si, considéré dans son ensemble, le *Labyrinthe* reflète très bien l'intention de ses auteurs : découverte de l'homme par lui-même (naissance, enfance, jeunesse, doute, confusion) qui tue le monstre qui est en lui et ainsi « re-naît ». Personnellement, je crois que le *Labyrinthe* n'y parvient pas tout à fait. Mais malgré cette imperfection, cette fusion complexe de film, de lumière, de son, de musique et d'architecture est une réussite assez exceptionnelle.

Association du téléphone

Une salle de forme circulaire. Les spectateurs, debout, regardent autour d'eux sur le mur, une image les englobant littéralement à 360 degrés. 9 projecteurs 35 mm sont nécessaires pour recréer cette vision globale. 12 haut-parleurs déversent un commentaire superflu (bilingue, *naturally*) et embarrassant. Le film s'appelle « Canada 67 » : le Canada vu à vol d'oiseau de l'est à l'ouest. On imagine facilement les complications du tournage. 9 caméras qui doivent toujours filmer le même décor et les techniciens qui doivent toujours se pencher pour ne pas être dans le champ de vision d'aucune des 9 caméras. Ce procédé (*Circle-Vision 360°*), inventé par un pionnier du dessin animé, Ub Iwerks, qui travaille dans les studios de Walt Disney, avait fait son apparition à l'Expo 58 à Bruxelles.

Il y a peu de chose à dire sur ce travelogue qui réussit à traduire la sensation de vertige (chutes Niagara, Rocheuses) ou à vous catapulte au beau milieu (au propre et au figuré !) de certains endroits où vous n'avez jamais mis les pieds (la patinoire du Forum de Montréal, la scène du théâtre de Stratford, la piste du Stampede de Calgary, la plaza de l'Hôtel de ville de Toronto). Le reste du film n'est pas passionnant,

mais agréable à regarder. On aurait pu exploiter davantage les scènes spectaculaires (par exemple une descente en toboggan au Carnaval de Québec), étant donné que le film est avant tout un divertissement. Encore là, on ne tire pas tout le parti possible d'une invention qui, à mon avis, est sans avenir. En effet, n'oublions pas cette donnée tout empirique ; nous n'avons que deux yeux et situés tous deux en avant de la tête. Le torticolis est quasi de rigueur (à moins d'inventer des sièges pivotants) !

Tchécoslovaquie

Combinaison parfaite de l'audio et du vidéo : le spectacle « Symphonie » (Polyvision) du pavillon de la Tchécoslovaquie. Une véritable orgie de sons et de lumières présente avec art et finesse les principales industries de ce pays. Nulle part ailleurs sur les terrains de l'Expo, on peut voir une présentation aussi raffinée d'un sujet aussi banal. L'objet le plus terre à terre devient splendeur quand il est touché par l'imagination et le génie. Ce spectacle, entièrement automatisé, requiert 20 projecteurs nécessitant 8,000 diapositives et 15 projecteurs de film avec écrans de toutes dimensions et formes, dont un est constitué d'une sphère qui tourne continuellement. Les projections se font sur les quatre murs et sont accompagnés de dix pistes sonores.

Canadien Pacifique-Cominco

Nous Sommes Jeunes, un film de Francis Thompson et Alexander Hammid sur la jeunesse d'aujourd'hui est présenté sur 6 écrans totalisant 2,952 pieds carrés (un écran normal de cinéma, 450 pds carrés ; le Cinérama, 1,750 pds carrés). La disposition des écrans est la suivante : 3 écrans rectangulaires de 28 x 22 pds, 3 écrans superposés aux 3 premiers (30 x 12 pds).

Le montage (non pas pour chacun des écrans pris en eux-mêmes car ils ne sont pas dissociables les uns des autres) des 6 images est une pure merveille. La séquence d'ouverture (des jeunes en motocyclettes) est un véritable poème de rythme, de lignes, de couleurs, de sons. Les mêmes objets, vus simultanément d'angles et de cadrages différents, sont ainsi transformés, et l'ensemble crée un effet vertigineux. Plusieurs détails d'une même action (séquence de danse à go-go) peuvent aussi être montrés en même temps (dont certains en négatif) ; cela permet aussi des associations d'idées très rapides. Les auteurs se servent amplement des moyens techniques qu'ils ont choisis. Symétrie ou asymétrie des mouvements, lignes de force parallèles ou opposées : tout est exploité avec un art consommé.

Ce film donne une image assez juste de la jeunesse : ses aspirations, ses dépassements, ses problèmes, ses loisirs. Point de vue superficiel sûrement, mais qui cadre avec les intentions des auteurs : en 20 minutes, présenter les différentes phases de mûrissement d'une jeunesse, phases qui s'échelonnent sur une vingtaine d'années.

Ce pavillon de \$4 millions est un bel exemple pour les compagnies qui ont commandité le pavillon des *Industries du Québec* et celui du *Progrès Economique*.

Kaléidoscope

Trois salles de projections dans un édifice circulaire illustrant l'homme et la couleur. Dans chacune des salles, on pro-

jeté des films montrant des objets reflétant la gamme des couleurs. Les parois des murs (du plancher et du plafond pour deux salles) sont recouvertes de miroirs qui reproduisent à l'infini, verticalement ou horizontalement, les formes colorées. L'ambiance est complétée par une partition électronique de Murray Schafer. L'ensemble a été conçu et réalisé par Morley Markson.

Un pavillon où le spectateur saisit, de visu, les effets physiques, émotionnels et psychologiques de la couleur qui nous entoure. Un spectacle dont la valeur esthétique est très grande et qui plaît à tous les publics, des gens très simples aux intellectuels blasés. Ce seul pavillon aura beaucoup fait pour éduquer l'œil du public face à la beauté plastique de l'art non-figuratif contemporain.

La bande sonore de son côté peut contribuer à faire admettre la musique concrète électronique. Réalisateur et compositeur ont travaillé en équipe, et les effets produits sont inséparables mentalement. D'ailleurs Schafer a déclaré : « Tous les arts commencent à s'interpénétrer. Vous avez des sculptures cinétiques, des sculptures dans le temps, et des compositions musicales dans lesquelles l'élément visuel est si beau qu'on serait tenté de l'exposer dans une galerie ».

Les régions polaires

Un film de 18 minutes, réalisé par Graeme Ferguson et avec une remarquable partition du compositeur montréalais Serge Garant, nous fait découvrir, de façon très intelligente, l'univers des régions polaires. La conception du film et son mode de projection sont peut-être les plus originaux et, à coup sûr, les plus révolutionnaires de l'Expo. Il est déplorable, toutefois, de constater que le public ne se rend à peu près pas compte de l'ingéniosité avec laquelle le film lui est présenté. En effet, toutes les 4 minutes, les visiteurs commencent à voir un film qui en dure 18 ! Mais comment cela ?

Une salle circulaire, divisée en quatre sections complètement isolées où prennent place quatre auditoriums différents (1,800 personnes en tout). Onze projecteurs sont fixes, au centre de la salle, et projettent le film sur onze écrans (séparés par une légère bande noire) qui se confondent avec le mur de cette salle circulaire. Les spectateurs sont assis sur un plateau qui tourne sans arrêt, mais à une vitesse à peine perceptible (13 pieds à la minute). Une seule entrée et une seule sortie (en réalité à la place du 12^e écran absent). Chacun des quatre auditoriums se trouve à ne jamais voir plus de trois écrans à la fois (dans chacune des sections). Le film, pour ainsi dire, « saute » d'un écran au suivant dès que celui-ci est complètement découvert. A certains moments, le réalisateur se sert des trois écrans simultanément, c'est-à-dire pendant les quelques secondes où trois écrans complets se trouvent devant les spectateurs. Comparons le tout à un beigne qui pivoterait sur lui-même. Les projecteurs sont dans le « trou » du beigne et fixes ; les écrans, autour du beigne, et fixes eux aussi. Les spectateurs sont l'anneau (le beigne) qui tourne ! Essayez, un instant, d'imaginer les embûches techniques du montage d'un seul film (en effet, il ne s'agit pas de plusieurs petits films, mais d'une œuvre complète qui dure 18 minutes), d'un seul film, donc, mais qui est projeté, tantôt sur un premier projecteur, tantôt sur un deuxième, tantôt (ou en même temps) sur un troisième, tantôt sur un quatrième, etc., jusqu'à onze. Pour le montage des images des différents écrans, il a fallu calculer la vitesse de

rotation du plateau des spectateurs et le moment précis où un, deux ou trois écrans complets se trouvent dans le champ de vision de chacun des auditoires.

A première vue, on peut se demander pourquoi une telle chinoiserie. Est-ce un truc gratuit, pour faire différent, pour épater ? Que non ! Primo, l'astuce est si subtile que bien peu de spectateurs réalisent qu'il y a plus qu'une section ; secundo, les avantages crèvent l'œil : on n'entre jamais au beau milieu du film ; on n'a pratiquement pas à faire la queue puisqu'il y a quatre débuts de séance pour le même film de 18 minutes ; ainsi conçu, ce théâtre peut contenir un plus grand nombre de spectateurs que le pourrait un théâtre ordinaire utilisant le même espace (un système analogue, mais moins perfectionné, est utilisé au pavillon du *Canada*).

Grande-Bretagne

La 4e section de ce pavillon présente un film sur triple écran *Sources of Power* de Donald Levy. Un extraordinaire poème de lignes, de formes, de lumières, de couleurs, de sons. Le montage des trois images est particulièrement travaillé. Le film a l'aspect d'un collage cinématographique où les éléments (mer, volcan, geysier, vent, etc.) sont traités de façon non-figurative.

Etats-Unis

A Time to Play, film en couleurs de 20 minutes réalisé par Art Kane nous montre divers jeux d'enfants. C'est tout. Et c'est beaucoup, car c'est un des films les plus humains, les plus émouvants de toute l'Expo. L'auteur, dont c'est le premier travail cinématographique, possède une qualité plutôt rare chez la plupart des exposants : la simplicité. Bien que se servant de trois caméras (et partant de trois projecteurs), le réalisateur n'abuse pas d'effets et se contente souvent de la même image pour les trois surfaces. Un sujet pas compliqué et qui a reçu une forme adéquate.

Canada

Cinq films de 4 1/2 minutes chacun constituent le « Carrousel ». Encore un plateau tournant, justifié lui aussi, puisque 5 auditoires différents voient un des 5 films en même temps. Les projecteurs et les écrans sont fixes : le plateau tournant transporte les spectateurs d'une salle à l'autre. Ingénieux système qui, lui aussi, augmente le nombre des dé-

buts de séances et évite une attente trop longue à la porte. Mais cette originalité ne surclasse pas le procédé génial du film sur les régions polaires.

La qualité des films est remarquable et donne une image réaliste, émouvante ou humoristique du Canada et de ses habitants.

Ontario

De tous les films sortant de l'ordinaire, seul celui du pavillon ontarien n'utilise qu'un seul projecteur. En d'autres termes, ce film pourrait être montré dans n'importe quel cinéma commercial du monde, équipé d'appareils 70 mm (pratiquement, dans toutes les grandes villes).

Que l'on n'aille surtout pas s'imaginer qu'un seul écran limite les possibilités du réalisateur. Qu'à cela ne tienne ! Christopher Chapman a eu une idée géniale : il a sectionné son image de toutes les façons possibles, de sorte qu'on a vraiment l'impression qu'il y a plusieurs projecteurs. A certains endroits, pas moins de quinze sections, de formes variées, viennent et disparaissent pour laisser la place à une seule image sur l'écran géant (66 x 30 pieds). Et ce qu'il y a de plus formidable, c'est que ces divisions ne sont jamais gratuites : elles sont « appelées » soit par leur contenu, soit par leur format, créant un rythme très unifié. Cette qualité est beaucoup plus difficile à obtenir qu'on ne se l'imagine. Comparez, par exemple, au pavillon du *Québec*, le film en cinémascope sur l'eau ; le réalisateur a lui aussi sectionné son écran de différentes manières, mais c'est toujours raté. Les coupures sont la plupart du temps arbitraires, mal faites et ne s'imbriquent pas les unes dans les autres. Il n'y a pas de respiration, alors que le film de l'Ontario est un pur bijou. Enfin un travelogue (car c'est un film vantant les mérites de cette province voisine) qui soit en même temps une œuvre d'art !

Voilà pour les films sortant de l'ordinaire. La plupart des autres pavillons offrent des films de format conventionnel. Il est cependant un exemple que j'aimerais signaler de ce qu'il ne faut absolument pas faire. Il s'agit du *Venezuela*. Sur les 4 murs d'une salle on projette, en même temps, 4 films différents présentant ce pays d'Amérique latine. Deux graves défauts : a) le torticolis est de rigueur, b) les écrans sont trop près des spectateurs, pas assez inclinés et beaucoup trop grands : il en résulte un flou pas très artistique. La seule chose à laquelle vous pensez : sortir au plus tôt de cet enfer. A force de vouloir être original à tout prix, on obtient exactement le contraire du but recherché.

L'UTILISATION DE L'ÉLECTRONIQUE

Après les diapositives, les films, on fait usage de l'électronique, c'est-à-dire télévision en circuit fermé, et d'ordinateurs. Il y a tout d'abord la retransmission en couleurs, sur un écran géant au pavillon des *Industries du Québec*, des travaux de la Manicouagan. Le pavillon de la France retransmet des émissions en couleur selon le procédé français SECAM, crée des émissions de TV sur place.

Dans la section « L'Apprenti sorcier » du pavillon thématique *L'Homme à l'œuvre*, on peut se familiariser avec le monde fascinant et inconnu des ordinateurs électroniques. Une de ces machines invite le spectateur à lui poser des questions sur l'Expo. Une autre, une calculatrice fonctionnant à

un rythme ralenti afin de permettre au spectateur de bien saisir les déroulements des opérations, invite le visiteur à faire des opérations mathématiques simples ; le visiteur peut ainsi, à son propre rythme, se rendre compte visuellement des étapes que franchit (en une fraction de seconde) une machine pour diviser 9 par 3.

Plus loin, on peut soi-même diriger une caméra qui capte l'emplacement de l'Expo et voir l'image que l'on a choisie. A un autre endroit, on peut jouer au tic-tac-to avec un ordinateur. Il est aussi possible, grâce à une machine perfectionnée, de lire (sur un appareil ressemblant à un « télétype ») le journal de Hong-Kong ou Melbourne, quelques minutes après sa parution là-bas.

COMBINAISON DU THÉÂTRE ET DU FILM

TROUVAILLES TCHÈQUES

Un autre possibilité des techniques audio-visuelles consiste à combiner les moyens audio-visuels proprement dits aux personnages humains bien vivants. Dans cette catégorie, la palme va encore une fois à la Tchécoslovaquie. Et pour deux motifs : Laterna Magika et Kino-Automat.

Laterna Magika

C'est un spectacle présenté dans un théâtre de 600 sièges à la Ronde. Tout commence par un film qui se déroule sur un, puis deux, puis trois écrans. Soudainement, un comédien du film apparaît sur la scène en personne, avec le même costume, et continuant le geste esquissé sur l'écran. Ainsi danseurs et comédiens, avec une synchronisation incroyable, retournent « dans le film » (i. e. derrière l'écran, pendant que devant l'écran on les voit s'agiter sur celluloïd) et ressortent du film de l'autre côté de la scène (i. e. sortent de derrière l'écran en continuant le geste commencé dans le film). La continuité est parfaite et l'effet surprenant ; imaginez un personnage en patins à roulettes dans les rues de Prague qui roule d'abord sur l'écran de gauche, continue sur la scène, reprend sur l'écran central, revient sur la scène et finalement retourne sur l'écran de droite !

L'idée de base est très simple, mais on ne l'avait jamais exploitée. Et quel bon goût dans les différents numéros ! Que de trouvailles proprement cinématographiques (l'armoire qui passe d'un écran à l'autre) ! Un divertissement de toute première qualité.

Kino-Automat

Le *Kino-Automat* fait plus sérieux. Le film « Un homme et son monde » raconte une histoire où, à un moment donné, le héros a à faire un choix. C'est alors que l'image se fige sur l'écran et le comédien interprétant le héros du film est sur la scène et se pose des questions sur le déroulement du scénario : « Écouterait-il ou non la jolie voisine (vêtue d'une seule serviette de bain) qui le supplie de la cacher dans son appartement alors qu'il sait pertinemment que son épouse est sur le point de rentrer au foyer ? ». Le comédien demande aux spectateurs ce qu'ils feraient à sa place et leur demande de voter par un ingénieux système de boutons rouge (non) ou vert (oui) sur le bras du siège. Le résultat apparaît sur un écran de côté et le film se dégèle et l'action se poursuit selon les désirs de la majorité (le nombre de sièges est impair : 127). Au cours du spectacle d'une heure, les spectateurs sont appelés cinq fois à prendre une décision.

Sans contredit, un des films les plus populaires de l'Expo. L'idée est ici une trouvaille fantastique et très bien exploitée. Malgré le ton de comédie, le film fait réfléchir sur le thème de la responsabilité de nos actes. Pendant la projection, on demeure persuadé, à chaque arrêt, que le film se déroulera selon le vote majoritaire. Mais, une fois sorti de la salle, en y réfléchissant, alors que toute l'histoire nous est connue, on s'aperçoit qu'en réalité notre choix ne pouvait être différent et

qu'il n'existe probablement qu'une seule version du film. Car tout repose sur l'existence d'une loi psychologique sûre : la curiosité. En effet, les arrêts du film sont toujours à des moments dramatiques du scénario. Le comédien sur scène nous offre deux avenues : a) continuer le drame, ce qui nous permettra de nouvelles péripéties amusantes et corsées, b) éviter la situation épineuse, c'est-à-dire choisir le cul-de-sac. Il va sans dire que la moyenne des spectateurs optent infailliblement pour la première solution, sinon il n'y a plus de suite et le film coupe court. Détail technique : il n'y a jamais de changements de bobine, ce qui confirme l'hypothèse d'une version unique. Mais qu'importe ? Sur le coup, on se laisse prendre par cette habile astuce...

DÉCHETS

Trois autres pavillons mélangent aussi l'humain aux audio-visuels. Il y a d'abord *Les Sermons de la science* où alternent un boniment en direct, un boniment sur film, un autre en direct et enfin un pur sermon sur film. La fois où je suis allé, il n'y avait aucune des expériences sur scène telles qu'annoncées à grand renfort de publicité. Mais ce que j'ai vu (boniment et sermon sur film) est tellement inepte que cela m'a dégoûté à jamais des sermons !

Le pavillon de *l'Association canadienne des producteurs de pâte et de papier* mixtionne des comédiens en chair et en os, des diapositives, du film et des décors pour nous raconter l'histoire du papier. Le résultat est une concoction plutôt malheureuse, très indigeste et qui nous apprend assez mal l'origine et la fabrication du papier. Pour nous compliquer la vie, les architectes du pavillon nous obligent à nous accroupir par terre ; comme le spectacle se déroule sur trois murs à la fois, il faut constamment changer de position ou adopter encore le torticolis. Dommage, car certains éléments visuels (les films) étaient assez bien faits.

Enfin, le dernier pavillon à se servir de comédiens et de film est *l'Homme et la santé*. Le spectacle a lieu dans un endroit appelé « Médiathéâtre ». Le « Médiathéâtre » offre la forme d'une enceinte hexagonale. Les spectateurs se tiennent debout, appuyés sur une rampe tout autour de l'enceinte. Sur la « scène », des comédiens « jouent au docteur et au malade » pendant qu'on projette un film avec gros plans de l'opération que miment les comédiens en bas ! Le même film est projeté sur trois écrans disposés dans la partie supérieure des murs de l'hexagone. De la belle bouillie pour les chats : regarde-t-on le film ou les comédiens sur la scène ? On ne peut quand même pas suivre les deux à la fois ! Et les commentaires : une véritable tour de Babel ! Les comédiens sont bilingues évidemment (« Je me sens mieux, docteur », « I feel better, doctor »). Le commentaire du film est, tenez-vous bien, une phrase dite en français alors que l'équivalent anglais est écrit en sous-titre sur l'image du film. Mais ce n'est pas tout : pour respecter vraiment le bilinguisme et pour que ce ne soit pas toujours le même groupe qui soit obligé de lire les sous-titres, on a eu l'idée effarante de procéder à l'inverse pour la phrase suivante. C'est-à-dire, commentaire parlé anglais et sous-titre en français ! Avez-vous déjà vu un système plus stupide que cela ? Moi, pas.

EN GUISE DE CONCLUSION

On a dit que l'on ne pourrait plus faire des films comme on en faisait avant Expo 67. C'est peut-être vrai, mais j'en doute fort. Car, il subsiste un problème technique assez important ; il faudrait changer l'équipement de toutes les salles de cinémas. Et cela est très dispendieux.

On a vu, au cours de cet article, que peu de films sont de fait présentables dans une salle ordinaire ; seul celui du pavillon de l'Ontario est tout à la fois différent dans sa conception et traditionnel dans son mécanisme de projection. Imaginez un long métrage réalisé selon les techniques du film « Nous sommes jeunes » : la salle devrait être équipée de 12 projecteurs, car il faut compter avec les changements de bobines, ce qui n'est pas le cas à l'Expo puisque la plupart des films sont très courts et la majorité sont même des boucles (« loops » : les 2 bouts du film sont collés : il ne se désebobine jamais, tournant toujours sur un projecteur spécial).

Les efforts de renouvellement du côté technique ne sont pas toujours heureux ; employé à mauvais escient, ils perdent toute valeur. Ainsi je préfère de beaucoup un film simple et beau comme celui du pavillon de la Suisse, aux tortueuses divagations du film du Venezuela. Car il faut que toute expérience possède deux qualités indispensables : être belle et à la fois fonctionnelle. J'aime mieux la maquette du pavillon des Pays-Bas expliquant les travaux de l'homme pour repousser la mer, même si elle n'est pas entièrement satisfaisante du point de vue esthétique, au fouillis des inscriptions sur verres au pavillon de CUBA, parce que finalement elles sont illisibles, étant juxtaposées sur d'autres inscriptions.

D'ailleurs, cette absence de l'aspect fonctionnel est à déplorer dans beaucoup de salles des Pavillons thématiques. Cette situation m'afflige d'autant plus que je trouve absolument admirable l'idée d'avoir réalisé ces magnifiques pavillons qui renferment une somme très considérable de connaissances humaines. C'est le point capital par lequel l'Expo 67 se distingue des autres manifestations similaires ou foires. La plupart des pavillons du thème « Terre des hommes » sont réussis ; mais on ne peut passer sous silence certaines erreurs grossières, dont la principale peut se résumer ainsi : on semble avoir oublié, dans plusieurs sections de *L'Homme interroge l'Univers* et *l'Homme à l'œuvre*, qu'il fallait œuvrer pour des foules et non pas pour une couple de visiteurs. Par exemple, les textes sont souvent trop longs, imprimés en caractères trop petits (à moins d'avoir le nez collé dessus, ce qui n'est possible que pour 3 ou 4 personnes à la fois) et placés à la hauteur des yeux des enfants (encore là, seules 2 ou 3 personnes à la fois peuvent déchiffrer les caractères minuscules) ; ces mêmes textes sont quelquefois illisibles parce que, par exemple, mal éclairés, ou mal situés ! Esthétiquement, l'effet est joli, mais le côté pratique a foutu le camp. Cela revient au manque d'équilibre entre le beau et le fonctionnel, dont j'ai fait mention plus haut.

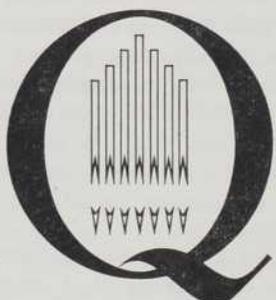
Toutes les techniques audio-visuelles ont été utilisées le plus souvent possible avec jugement. Cela est splendide et l'on doit en remercier les responsables des pavillons thématiques. Un pavillon thématique me semble parfait à tout point de vue : c'est *l'Homme et la Cité*. Peu de texte, très lisible, usage répandu du visuel à l'aide de film, diapositives, marionnettes, sculptures, peintures, effets lumineux. La meilleure section est le « Citérama », complexe plateau tournant où 2 sections sont en rotation à différente vitesse. Une bande sonore ne fait qu'augmenter le côté démentiel, envahisseur et

accaparant des sollicitations de toutes sortes auxquelles doit faire face l'habitant d'une grande ville. C'est « grouillant, attirant, repoussant », selon le Guide de l'Expo. Grâce aux 2 plaques-tournantes (chacune divisée en 12 « morceaux de tarte ») qui ont une vitesse différente, il se crée 288 « situations » visuelles pour le spectateur.

Un élément qui promet beaucoup pour l'avenir c'est l'automation. Il y a actuellement à l'Expo environ seulement 200 projectionnistes, alors qu'il en aurait fallu sûrement 500 (12 heures par jour) si la plupart des salles de projections n'avaient pas été automatisées. Certains spectacles, comme le Polyvision et le Diopolyécran du pavillon tchèque en particulier, sont absolument inconcevables manuellement. Et d'après Roger Blais, directeur de l'audio-visuel, l'équipement automatique est plus doux pour les copies que les manipulations des projectionnistes.

La grande révolution, à mon sens, réside dans le fait que le spectateur est beaucoup moins passif devant les films de l'Expo. On lui demande plus d'imagination et une participation plus grande. Souvent, le spectateur devient lui-même partie intégrante de l'expérience cinématographique. Cet environnement engage davantage le spectateur dans l'univers filmique.

chez Casavant

la  **Qualité**
est une
tradition

Casavant Frères

LIMITÉE

FACTEURS D'ORGUES DEPUIS PLUS DE 125 ANS
SAINT-HYACINTHE, QUÉBEC

C. H. PERRAULT
président et directeur général

L. I. PHELPS
chef harmoniste



UN CINÉMA-FANTÔME: LE FILM QUÉBECOIS

JEAN-PIERRE AUBIN

Un cinéma uniquement culturel n'existe pas. Certes le cinéma est un art, mais il est aussi une industrie. D'énormes capitaux y sont engagés. Et à cause de notre structure économique capitaliste, ces capitaux doivent fructifier. La notion de profit est la condition sine qua non pour qu'une industrie du cinéma puisse exister et continuer à produire.

Cette double dimension du cinéma est une vérité acceptée par tous. Et la plupart des pays l'ont comprise. Ils ont compris qu'au XXe siècle, le cinéma était, avec la télévision, le moyen de culture le plus efficace, et sa forme la plus actuelle. De l'existence même d'une industrie cinématographique, dépendent en grande partie l'existence et l'épanouissement d'une culture nationale vivante. C'est ce que de nombreuses nations ont compris. Et elles ont en conséquence pris des mesures pour vivifier et protéger leur industrie nationale de cinéma. Qu'il suffise de citer comme exemples, la France, l'Angleterre, la Suède, le Japon, le Mexique, etc.

Production québécoise

Vers 1950, la compagnie *Renaissance Film* produisit quelques films de long métrage. Cette production fut discontinuée quelques années plus tard. Il fallut attendre 1961, pour que soit reprise une production suivie de longs métrages au Québec. Depuis cette date il y a une production régulière de 3 ou 4 films par année. A Montréal, sous l'impulsion d'anciens cinéastes de l'ONF, se sont fondées plusieurs compagnies privées de production. Ces compagnies se sont fixé pour but la production de longs métrages. Mais en fait, présentement, une seule compagnie, *Cooperatio*, se consacre exclusivement au long métrage. Les autres, pour vivre, doivent partager leurs occupations entre courts métrages, films publicitaires et films pour la télévision.

Un marché limité...

Pour l'écoulement de leur marchandise, ces compagnies font face à un problème d'une envergure telle que leur existence même en dépend. Ce problème c'est celui du marché. Ce marché québécois est très limité. En fait il est infime comparé à d'autres marchés nationaux tels ceux de la France, de

la Grande-Bretagne, des Etats-Unis ou du Japon. Avec ses six millions d'habitants, le Québec, par comparaison avec d'autres marchés, ne peut avoir pour ses films une marge de profit proportionnelle à celle qui peut être obtenue sur un autre marché. Pour qu'un film d'ici soit rentable sur son propre marché, il faudrait qu'il soit programmé dans presque tous les cinémas du Québec. Et encore ceci dépend du budget de production qui aurait été consacré au film.

et monopolisé par l'étranger

Or notre marché est entre les mains d'intérêts étrangers. Au Québec, il y a environ 360 salles de cinéma. Quelques grands réseaux à capitaux étrangers se partagent le marché : *Famous Players*, groupant *United Amusement* et *Consolidated Theatres*, 47 salles sous contrôle américain ; *Odéon*, 12 salles sous contrôle anglais. Les autres réseaux sont d'importance secondaire : *France Film*, 6 salles ; *Léo Choquette*, 20 salles en province. Le reste des salles, la majorité, sont indépendantes. Or les grands réseaux, qui contrôlent la presque totalité des salles d'exclusivité, ont d'immenses capitaux et, par conséquent, ils peuvent se permettre une publicité à grande échelle et une exploitation massive des films qu'ils distribuent. De telle sorte que la proportion des recettes se trouve inversée. La minorité de salles constituée par les grands réseaux retire la majorité des recettes et la majorité des salles constituée par les indépendants retire la minorité des recettes. Les films projetés dans les salles indépendantes qui sont soit des reprises, soit des versions d'originaux déjà projetés dans les grandes salles, soit même des primeurs négligées par les grandes salles, étant donné les moyens financiers limités des salles indépendantes, n'auront qu'une exploitation très limitée, ne jouissant ni de la publicité ni du prestige de la projection dans une salle d'exclusivité de *Famous Players*.

Exploitation du film québécois

C'est le cas des films québécois. Sauf quelques films de l'ONF projetés dans les salles de *Famous Players* et *Odeon*, tous les autres films doivent se contenter de la projection dans les salles de réseaux secondaires, comme celles de *France Film*, ou dans des salles indépendantes, comme celles de *Elysée* à Montréal. Les salles des grands réseaux leur sont fermées. Dans ces conditions, plus que le fait de ne pas jouir

d'une exploitation régulière comme en ont les films d'autres pays, le film québécois n'est même pas sûr d'être exploité convenablement sur son propre marché interne. De là, la situation instable et presque désespérée du cinéma québécois. La production dépendant exclusivement de la distribution et de l'exploitation du film, une industrie valable du cinéma, et par conséquent l'affirmation d'une culture cinématographique, ne pourront se faire que si s'opère une mutation profonde du marché d'exploitation québécois.

Le gouvernement ne bouge pas !

Les cinéastes se sont élevés contre la situation présente. Depuis près de cinq ans, des rapports, analysant la situation et apportant des schèmes de solutions, se sont empilés l'un sur l'autre à Québec et à Ottawa. Mais ils sont restés sans réponses. On discute de priorités, on fait faire des analyses, on fait faire des rapports, mais on ne fait rien de concret. Rien ? Pas tout à fait, puisque M. Gabias et M. Johnson ont décidé de faire passer une loi par laquelle ils affirment le système concurrentiel de notre marché, l'emprise des capitaux étrangers et la fuite des capitaux nationaux hors du pays. Et ce, en dépit de toutes les oppositions faites.

En fait on peut se demander si le secteur privé ne devrait pas agir sans attendre le gouvernement, puisqu'il ne bouge pas. Cette action positive a déjà commencé dans le domaine de la production. Mais en ce qui concerne l'exploitation, toutes les tentatives se sont avérées vaines. Les obstacles sont trop considérables. Un géant tel que *Famous Players* ne se laisse ni contourner ni abattre facilement.

L'existence même du cinéma québécois est en jeu. Il n'existera que dans la mesure où ses films pourront être exploités.

Créer un réseau parallèle

Il y a lieu de se demander si l'exploitation du film québécois ne bénéficierait pas d'un solide appui avec la création d'un autre réseau de salles se consacrant à l'exploitation du film québécois. Ce réseau, où les capitaux seraient à majorité québécois, pourrait se constituer par la réunion des salles indépendantes de province et par l'achat ou la construction de salles d'exclusivité à Montréal et dans les autres grandes villes. Ce réseau, qui par sa puissance pourrait lutter contre les réseaux déjà existants, offrirait alors au film québécois le prestige et la publicité dont peuvent jouir les films projetés dans les salles d'exclusivité déjà existantes.

Deux objections majeures s'opposent à ce projet. La puissance des réseaux existants, leurs appuis politiques et économiques sont tels qu'on peut logiquement se demander si la réalisation d'un tel projet est possible. D'ailleurs pour qu'un tel réseau soit à majorité québécoise, le capital exigé est immense. Et étant donné l'intérêt que nos financiers québécois ont eu par le passé, et ont encore présentement, envers le cinéma québécois, on peut se demander si un tel capital pourrait être réuni uniquement par des compagnies privées. La situation présente ne les y encourage pas. Une intervention gouvernementale paraît nécessaire.

De quel ordre pourrait être cette intervention ? En fait il ne s'agit pas pour le gouvernement de créer lui-même ce réseau. Il s'agirait plutôt pour lui de créer un climat favorable à un tel projet, au moyen, par exemple, de mutations dans l'exploitation du film, mutations qui rendraient allé-

chante l'exploitation du film québécois. Climat qui pourrait aussi être créé par des prêts et autres mesures favorisant les compagnies intéressées par un tel projet.

De toute façon, pour la récupération de notre cinéma, l'intervention du gouvernement du Québec est essentielle, ne serait-ce que pour garder chez nous les capitaux qui présentement sont donnés par millions à nos voisins du sud.

Contingentement progressif

Pour imposer le cinéma québécois dans son propre pays, le gouvernement du Québec se doit d'imposer au plus tôt le contingentement à l'écran. Ce contingentement efficace, tenant compte, et de la demande du public, et du besoin des cinéastes, sera progressif, compte tenu de la production actuelle et éventuelle du cinéma progressif. Cette mesure aura pour effet, premièrement d'imposer le cinéma québécois, de lui ouvrir son marché interne, deuxièmement de créer les conditions favorables à la création d'un ou de plusieurs réseaux parallèles.

Cette mesure est urgente et elle doit être appliquée au plus tôt. Ce n'est pas seulement une question d'ordre économique, c'est une question d'existence culturelle. Présentement la culture québécoise est absente de nos écrans. Les films projetés nous inondent de la culture des autres : américaine, anglaise, française ou autre. Au point de vue cinématographique, nous sommes colonisés culturellement. C'est pour que cesse cette situation, que le gouvernement du Québec se doit d'intervenir immédiatement. Il ne s'agit pas pour lui de faire cesser la programmation de tout film étranger, mais uniquement d'imposer la distribution du film issu de notre culture à travers tout le Québec.

Superstructure de distribution

Notre cinéma n'est pas sans valeur commerciale. Mettons qu'il n'a pas encore été exploité commercialement. Il a la valeur d'un produit qui n'est pas encore connu, qui n'a joui d'aucune publicité. C'est pourquoi il est indispensable que le gouvernement du Québec prenne des mesures pour faire connaître notre cinéma et notre culture, au Québec et à l'étranger. C'est une question d'éducation populaire et de publicité.

Le gouvernement a déjà pris des mesures en ce qui concerne notre culture, en ouvrant des Maisons du Québec à l'étranger. Il serait souhaitable que ces expériences se renouvellent et qu'il y ait à ces Maisons un attaché culturel qui s'occuperait uniquement de faire connaître notre cinéma. Outre la connaissance de notre culture, ceci aurait pour effet d'ouvrir à notre cinéma les marchés internationaux.

Intervention gouvernementale

En fait, c'est à une loi englobant tous les domaines du cinéma, et non seulement la distribution et l'exploitation du film, que doit s'attaquer le gouvernement du Québec. C'est l'établissement d'une Régie du Cinéma. Cette intervention gouvernementale doit se faire dans l'optique d'une politique à court et à long terme. Il doit régler une situation, mais il doit aussi veiller à ce que tout ne soit pas à recommencer deux ou trois ans plus tard. Autrement dit, il doit prendre des mesures pour l'établissement d'une industrie cinématographique québécoise, mais il doit aussi veiller à son maintien et à son progrès.

DIALOGUE QUÉBEC-VIETNAM

PIERRE SAUCIER

Un côté du tableau

Bien sûr les délégués FNL ne parvenaient pas à réprimer une émotivité très vive qui colorait leurs exposés. Engagés dans un combat très âpre, n'est-il pas normal que la colère et l'indignation viennent conférer un caractère dramatique et très engagé à leurs discours ? Le plus grand malaise était créé par l'emploi systématique d'un vocabulaire stéréotypé et qui risquait d'affaiblir la portée de leurs démonstrations : allusions constantes aux « agresseurs impérialistes et à leurs valets », références à « l'administration et à l'armée fantoches à la solde des USA ». Phraséologie aussi peu plaisante que la rhétorique hypocrite que nous distillent les agences d'Occident. Mais la plus grande faiblesse résidait dans des silences éloquentes. Ainsi, la Chine, acteur pourtant essentiel en coulisse, était totalement absente du tableau. De même l'apport militaire de l'URSS était, de propos délibéré, ou bien ignoré, ou bien minimisé. Il reste qu'au travers des récits vécus, on percevait néanmoins l'acuité du drame et la gravité bouleversante du génocide qui se perpète dans ce petit pays du sud-est asiatique. Les témoignages recueillis apportent assurément des informations indispensables à une juste compréhension d'une guerre encore plus implacable que la guerre d'Espagne, et combien plus meurtrière.

Un pays cassé

A quoi peut bien ressembler le Vietnam du Sud en cet automne de 1967 ? La première meurtrissure est la brisure qui scinde en deux le pays. Malgré Genève, la réunification ne s'est pas faite et cela signifie pour la population qu'un demi-million de familles connaissent la douleur de la séparation et se trouvent dans l'impossibilité

de communiquer. Comme les liens familiaux sont très puissants au Vietnam, la fidélité est la règle et des familles brisées poursuivent une existence précaire sans espoir prochain de réunion.

Sous une botte étrangère

L'occupation du pays par les forces étrangères atteint des proportions consternantes. Il y a des villages où les occupants sont beaucoup plus nombreux que la population autochtone. 1,200,000 soldats campent en sol vietnamien. Le noyau américain groupe à lui seul un demi-million d'hommes. Le déploiement stratégique est colossal : 4,000 avions, 2,000 hélicoptères, 3,000 à 4,000 canons, neuf des treize porte-avions de la marine US, 75 unités des 7e et 5e flottes, etc. Contrairement aux prescriptions de Genève, le pays est constellé de bases militaires étrangères nécessitant un personnel considérable. Pour un soldat qui va au front il en faut huit occupés au ravitaillement, à l'entretien et autres tâches connexes. Pas plus de 140,000 soldats américains sont en mesure de livrer bataille. Ainsi occupé, le Vietnam ne ressemble plus guère à l'Asie. Ce serait plutôt une sorte de Texas où fleurissent snack-bars, entreprises de lavage de véhicules, écoles à l'américaine, coca-cola et gadgets.

L'armée révolutionnaire

En face des forces étrangères se dresse insaisissable l'armée populaire qui accroît ses effectifs avec une régularité troublante, comme le constatent des sources américaines qui établissaient les effectifs du Front à 20,000 hommes en 1962, alors que les estimations les plus récentes en portent le nombre à quelque 300,000 combattants. Cette armée est d'autant plus redoutable qu'elle est diluée dans la masse popu-



Le dimanche matin, 1er octobre, loin du sifflement des obus et des bombes à fragmentation, dans la quiétude des locaux de l'UGEQ, rue Saint-Paul, une table-ronde de cinq heures réunissait une quinzaine de représentants des revues et partis de gauche du Québec venus rencontrer la délégation de trois membres de l'Union générale des étudiants pour la libération du Sud-Vietnam, membres du Front national de libération.

La venue des Vietnamiens, initiative des étudiants québécois, constituait une première nord-américaine. Cette tournée offrait une occasion unique d'obtenir des témoignages directs de la lutte d'un peuple pour son autodétermination. Visite limitée au seul Québec, comme l'attestaient les visas délivrés pour le territoire du Québec exclusivement. C'est dire que les membres des mouvements pour la paix extra-québécois ne pouvaient entrer en contact avec la délégation FNL qu'en terre-Québec. Singulière restriction difficile à interpréter : mesure de ségrégation ou bien reconnaissance implicite de la situation particulière du Québec dans le tout pancanadien ?

Visite controversée

Le passage du FNL n'a pas été de tout repos : il a provoqué accrochages et réactions ferventes ou hostiles depuis l'orageuse réception par un groupe d'étudiants de SGWU jusqu'au tumulte organisé par des Sud-Vietnamiens de Poly, au Centre social de l'Université de Montréal. A-t-on le droit de réduire pour autant à de la simple propagande le message de première main apporté par ces délégués ? Le témoignage ne nous livre-t-il pas des éléments d'information utiles et méconnus ? Les faits vécus à travers l'expérience d'une lutte acharnée ne viennent-ils pas corriger l'image trop unilatérale que nous sert quotidiennement la presse d'inspiration US ?

laire. « Il faut, disait Mao, que l'armée révolutionnaire soit dans la population comme le poisson dans l'eau ». Cette armée dispose d'atouts majeurs. Tout d'abord, son recrutement ne cesse d'augmenter, par des adhésions nouvelles partout où l'occupant fait des ravages, par les défections constantes au sein de l'armée dite « fantoche » aux ordres du général Ky. Rompue aux techniques de la guérilla révolutionnaire, elle réduit l'armée américaine à la défensive. L'occupant est contraint de dormir les yeux ouverts. Guérilleros locaux, de villages ou de quartiers, forces régionales mieux aguerries, ou unités régulières frappent de tous côtés. Malgré le manque de vivres, le combat se poursuit avec acharnement. Les « viet-congs », ainsi que les appellent les Américains, sont partout et nulle part.

Un combat sans issue

On voit très mal une issue militaire. Quand on regarde la situation objectivement on sent bien l'optimisme forcé des communiqués officiels américains. Les trois-cinquièmes du territoire de la partie sud, soit neuf des quatorze millions d'habitants échappent au contrôle de Saigon. Même en zones dites « occupées », le front de libération est très actif. Une évaluation correcte de la situation, au-delà du rapport numérique et quantitatif des forces et de la puissance, doit tenir compte d'une foule de facteurs qui jouent plutôt en faveur des militants du FNL. Le moral américain devient fragile. Sans compter les aveux épistolaires des soldats à leurs familles, il est des petits faits qui en disent long sur la lassitude des conscrits américains. On distribue aux recrues fraîchement débarquées des calendriers révélateurs : chaque jour de l'année y est représenté par une « pin-up » que l'on effeuille petit à petit. Les Américains ne peuvent se faire au climat du sud-est asiatique, en dépit des exercices préparatoires dans des zones climatiques similaires aux Etats-Unis. L'habitude d'un certain confort pose des exigences ruineuses. Comme toute l'économie vietnamienne est réduite à néant, le pays autrefois exportateur renommé de riz doit importer cette céréale ; le pain nécessaire aux armées vient du Japon, l'eau des Philippines et le marché de la prostitution est si prospère que l'on doit là aussi importer, du Mexique cette fois. Le pays est maintenu artificiellement à coup de milliards et cela ne ralentit pas une inflation galopante. Les tactiques actuelles : bombardements

massifs, usage du napalm, des gaz toxiques, razzias de villages, conscription forcée, loin de ralentir l'activité révolutionnaire, en accroissent la virulence. Et il faut dire que la détermination de ce peuple est si forte qu'on est prêt, s'il le faut, à poursuivre encore vingt ans. En attendant, le tableau des plaies sociales accumule misères de toutes sortes : enfants naturels par milliers, multiplication des orphelins, des vieillards sans abri, des blessés et des infirmes, etc.

Aide médicale

Pierre Vadeboncoeur, qui assistait à la table-ronde, lançait dans *Le Devoir* un appel à l'aide et il communiquait l'adresse suivante aux personnes désireuses de soulager les souffrances : on fait son chèque à l'ordre de l'*Aide médicale québécoise au Vietnam*, Boîte postale 304, Montréal 6, Québec. Un des secours les plus urgents serait, pour les Vietnamiens, des livres fournissant des renseignements sur la manière de traiter les victimes des armes meurtrières telles que le napalm et les bombes à fragmentation, qui mitraillent l'organisme de centaines de billes minuscules en plastique et que l'on ne peut repérer même aux rayons X.

40 siècles de résistance

Comment expliquer la farouche ténacité du peuple vietnamien sinon par un attachement profond à la terre ancestrale et à une volonté unanime de conquérir le droit de disposer de lui-même comme il l'entend ? 80% de la population est paysanne et vit dans des villages ou dans la haute montagne. Peu de peuples ont des traditions aussi anciennes de résistances à l'étranger. Un passé de quarante siècles à lutter contre Chinois, Mongols, envahisseurs de toutes origines. Les plus récents : européens ou américains. L'intensification de la guerre n'a pas brisé le moral de ce peuple de vieille civilisation, qui a sa langue propre et des coutumes plusieurs fois millénaires. Des sociétés sont nées pour pallier aux maux qui s'accumulent : société pour la protection de la dignité de la femme, association pour venir en aide aux victimes de la prostitution, mouvement pour la défense de la culture nationale. Le Front de Libération n'a pas la prétention d'avoir le monopole du patriotisme, même s'il recrute dans tous les milieux. Il n'est que de voir les sacrifices des bouddhistes qui continuent de s'offrir

en holocauste. Une phrase-type résume bien la volonté inébranlable des Sud-Vietnamiens de disposer d'eux-mêmes selon leur propre choix : « l'indépendance, disent-ils, la liberté, ne se discutent pas ».

Génocide culturel

La guerre du Vietnam conduit à la destruction du pays et au génocide. On connaît les ravages physiques : destruction des cultures, ruine de l'économie ; les pertes en morts et blessés ne se comptent plus. Il y a aussi le génocide culturel : l'élimination de la culture autochtone. L'un des effets les plus éprouvants de la situation actuelle est la dénationalisation par l'école. Dans la zone dépendant de Saigon, si les locaux ne manquent pas, les cours sont conçus de telle sorte qu'ils rendent quasi impossibles la conversation et le développement de la langue et de la culture vietnamiennes. On y enseigne en anglais, suivant des programmes préparés à Chicago.

Ecoles du maquis

Un des aspects les plus positifs du combat que mène le Front de Libération s'explique dans les institutions d'enseignement mises sur place par le front dans les zones dites « libérées ». Les efforts au plan scolaire sont héroïques et prodigieux. Le programme de lutte contre l'analphabétisme illustre bien le désir profond de développer une culture autochtone respectueuse de l'héritage millénaire et en même temps axée sur le progrès. Les efforts poursuivis pour assurer l'éducation des adultes mobilisent le concours de milliers de maîtres qui travaillent sans rémunération. « Les maîtres ne sont pas payés, car enseigner, c'est un honneur ». Dans les villages libérés, le maître réunit les paysans dans des paillottes, dans des abris souterrains. Les classes ne grouperont jamais plus de 30 à 40 élèves. L'approvisionnement en livres et en matériel scolaire pose des problèmes qu'on croirait insurmontables. Pour faire les manuels indispensables, on fabrique un papier du bambou de la jungle. J'ai vu un de ces cahiers en papier gris, rude, épais et rudimentaire et qui sert aussi bien à l'impression de manuels qu'aux journaux et publications du Front. « Aucun obstacle ne peut être surmonté quand on a décidé de vivre ».

Et l'enseignement se poursuit malgré la guerre. La Commission de l'éducation du FNL dispense des cours à tous

les niveaux. Respectueux des nationalités, des groupes ethniques (40 ethnies sans écriture), les enseignants mettent au point des alphabets nouveaux et font l'apprentissage de langues nouvelles pour eux. On met à profit tout ce dont on peut disposer : manuels en vietnamien, en français, en anglais. Ce sont les volumes scientifiques et techniques qui font le plus défaut.

Femmes dans la lutte

La lutte pour l'indépendance bénéficie d'une aide précieuse des femmes. Celles-ci participent à la lutte, en recueillant des signatures, en venant en aide aux familles séparées, en protégeant des guérilleros, pour ne rien dire des armes dérobées aux soldats étrangers, des hélicoptères dynamités, etc.

Au Vietnam, c'est tout un peuple qui lutte pour la conquête de sa liberté.

La Voix du Québec

Que pouvons-nous faire, face à un conflit d'une telle ampleur ? A cette question, les membres de la délégation FNL signalaient sans doute l'aide médicale, mais l'action la plus efficace à long terme consiste, selon eux, à réveiller l'opinion publique. Récemment, le ministre Martin annonçait un changement important de la politique canadienne face au Vietnam. Le Canada se range aux côtés de pays comme la France, la Suède et le Danemark qui, eux aussi, réclament l'arrêt inconditionnel des bombardements au nord par les Américains. Cet été, quatre évêques américains se sont désolidari-

sés du cardinal Spellman et ont condamné le génocide américain. Au cours d'un colloque récent de *La voix du Québec sur le Vietnam*, au nom de *Main tenant*, j'en appelais au leader de la députation libérale, Jean Marchand, et à tous les députés canadiens-français à Ottawa, pour qu'ils fassent connaître leur position et se décident à refléter l'opinion véritable du Canada français où un nombre croissant de personnes dénonce cette guerre atroce. A l'évêque canadien, c'était un appel pour qu'il réclame au nom de l'Évangile la fin de ce conflit absurde, ou que tout au moins des groupes d'évêques ou des évêques isolés prennent carrément position. Depuis plus de deux ans, *Main tenant* s'associe activement aux mouvements en faveur de la paix au Vietnam, joignant ses modestes efforts à ceux de tous les hommes libres. ♦

L'ANNÉE DE LA FOI ET LE BRÉSIL

« Honnêtement, nous ne croyons pas pouvoir la vivre et annoncer loyalement... » C'est ainsi que commence la lettre qu'un millier de prêtres brésiliens viennent de faire parvenir à leurs évêques. La foi peut-elle être annoncée sans que ne soit remis en question un système politique et économique qui « assassine » tout un peuple. Nous reproduisons ici quelques extraits de cette lettre. Les statistiques que nous y ajoutons aideront nos lecteurs à donner toute sa signification à ce véritable cri d'alarme. (Extraits et statistiques sont tirés des Informations Catholiques Internationales, numéro du 15 octobre 1967).

QUELQUES STATISTIQUES

« Sur 1,000 Brésiliens qui naissent, 150 n'arrivent pas à vivre un an. Sur 100 Brésiliens qui survivent, 30 n'arrivent pas à atteindre le cap des onze ans. L'espérance moyenne de vie d'un Brésilien est de vingt-sept ans. Se rend-on compte de ce que signifient ces chiffres ?

« Tout le monde est d'accord pour dire qu'un homme doit consommer 2,700 calories par jour pour se porter normalement. Nombre de Brésiliens doivent se contenter de 1,700 calories par jour. « Un tiers de la population brésilienne vit dans un état de faim endémique ». Se rend-on compte de ce que cela veut dire ?

« Le budget de l'Etat brésilien alloue plus de 3,000 milliards par an de cruzeiros anciens aux forces armées, mais moins de 617 milliards à l'éducation et de 233 milliards à la santé.

« De janvier à septembre 1966, le prix moyen des dix articles de base de la consommation du Brésilien a augmenté de 70 p. 100. Le salaire minimum légal, quant à lui, est, en 1967, inférieur de 24 p. 100 à ce qu'il était en 1966. Heureux encore les ouvriers qui reçoivent le salaire minimum légal. Il n'y a pas longtemps, une grande firme européenne de construction d'automobiles a licencié, sans autre forme de procès, soixante-trois ouvriers qui menaçaient de se mettre en grève pour obtenir ce minimum légal de famine...

EXTRAITS DE LA LETTRE

« Le 29 juin s'est ouverte l'année de la foi. C'est l'occasion de cette lettre. Honnêtement, nous ne croyons pas pouvoir la vivre et l'annoncer loyalement sans communiquer à nos évêques, dans un esprit de dialogue et de recherche de la vérité, certaines réalités qui sont pour nous, éducateurs et témoins de la foi, motifs de graves appréhensions.

« Ce qui nous impressionne le plus, c'est que le Brésil n'est pas cette terre chrétienne dont nous avons coutume de parler. Nous sentons que la vie de foi, vécue et transmise dans un contexte sociologique de type colonial, va en s'éteignant à mesure que ce contexte se transforme et se trouve impuissant à susciter des attitudes de foi nouvelles face aux réalités nouvelles du Brésil d'aujourd'hui.

« Le Brésil d'aujourd'hui, c'est un « peuple assassiné » par la mortalité infantile, la malnutrition, les infra-salaires : autant de chiffres impressionnants ; c'est un « peuple volé » au profit d'un budget militaire exorbitant, et par le système d'assistance et de commerce américain. La foi n'a-t-elle rien à faire ici ? Si le meurtre est un péché, laisser mourir des millions de personnes ne serait-il pas aussi un péché ?... La passivité et l'indifférence des milieux chrétiens sont-elles un signe que l'on croit réellement que chaque personne est à l'image et à la ressemblance de Dieu ?... Notre omission de prêtres et d'évêques ne contribuera-t-elle pas à aggraver cette absence de la foi ?... »



DOSSIER

ANIMATION

DYNAMISMES CULTURELS ET POLITIQUES D'ANIMATION

JACQUES GRAND'MAISON

Une idéologie nouvelle ?

Jamais on a autant parlé d'animation sociale, et cela dans les milieux les plus divers. S'agit-il d'une mode passagère, d'une bouée de sauvetage, d'une nouveauté arbitraire, d'une étiquette neuve sur de vieilles bouteilles ? Sans l'avouer explicitement, certains laissent entendre que c'est la solution principale et la plus efficace pour régler les grands problèmes sociaux. D'autres y voient une perte de temps en discussions inutiles, alors qu'il faut faire vite et efficacement devant tant d'urgences. L'heure n'est plus aux palabres sans fin où l'on prétend faire naître progressivement et lentement un consensus collectif, un vouloir communautaire devant des objectifs à atteindre et des moyens à mettre en œuvre.

Les premiers rappellent l'inefficacité des techniques les plus raffinées et des plans élaborés par des spécialistes, quand on a négligé la participation des intéressés à toutes les étapes d'un projet. Les seconds demeurent sceptiques en face de ce qu'ils appellent « la démocratie pure ». N'est-ce pas illusoire de croire qu'on peut tirer toutes les solutions du groupe lui-même, de tel milieu limité, de telle population ? L'efficacité viendrait d'abord d'une action diversifiée, spécialisée, coordonnée, sous la direction de spécialistes qui seuls savent opérer avec des techniques sûres. L'action communautaire débouche difficilement sur des objectifs précis, des avenues concrètes de recherche et de réalisations. On s'empêtre dans des affrontements inutiles, des revendications utopistes, des querelles d'intérêts et d'idées toutes faites. A quoi bon éveiller une conscience collective s'il n'y a pas de dispositifs réalistes au bout de la ligne.

JACQUES GRAND'MAISON : Professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Montréal.

Technocratie et animation

La révolte des Noirs américains à Détroit illustre cette dernière position. En effet dans les *Block Clubs*, les animateurs ont fait prendre conscience des besoins individuels, familiaux et communautaires ; ils ont suscité un sentiment plus aigu de frustration. Ce travail d'animation a conduit à la révolte que l'on connaît, parce qu'aucune mesure corrective n'a été mise en place de façon valable, parce que les changements structurels majeurs n'ont pas eu lieu, parce qu'il a manqué une politique rationnelle constructive de la part des technocrates et des instances gouvernementales. Donc toutes ces énergies déployées pour animer une population ont été inutiles et pis encore, néfastes.

A cela les animateurs répondent : ces misères ont été oubliées, cachées, pendant des années. Les autorités officielles n'auraient rien fait encore longtemps, si la population pauvre n'avait pas éveillé l'opinion publique en faisant connaître sa détresse et ses aspirations. Jusqu'ici les grands plans d'urbanisme et d'expansion économique laissaient pour compte le petit peuple. Tout se faisait au profit des plus favorisés et presque toujours au détriment des plus faibles. Un surcroît d'abondance accompagnait paradoxalement un nouveau poids de misères et de déchets. Pour se donner bonne conscience, on inventait des solutions faciles : l'élimination des taudis par exemple. Souvent cette mesure favorisait les nantis et libérait leur vue de cette provocation quotidienne. Les pauvres se voyaient dans une situation pire qu'auparavant. On les rejetait de banlieues en banlieues toujours plus éloignées, après les avoir déracinés d'une vie communautaire authentique en plein centre-ville. Que d'exemples de la sorte pourrions-nous donner ! Il y a davantage. Dans le cas des Noirs de Détroit, les leaders de la base se sont rendu compte

que tous les mécanismes du pouvoir fonctionnaient en dehors des circuits de la communauté elle-même. Tout au plus, acceptait-on de les associer à l'exécution des timides projets en cours.

Une politique de béton

L'animation sociale, telle qu'elle se vit actuellement, prend donc place dans les conjonctures les plus vitales et les défis les plus cruciaux des divers milieux et sociétés. Son importance grandissante s'explique par bien d'autres facteurs.

Par le passé, les leaders officiels, les gouvernements et les organismes de toutes sortes ont construit à grands frais d'immenses bâtisses. Que de temps, d'argent et d'efforts pour élaborer des plans ambitieux, et des structures bien bétonnées ! Et voici que le tout se solde par un échec. « Les gens ne viennent pas ». Je pense à ce centre sportif universitaire qui a coûté six millions de dollars. Les agents de cette réalisation ont-ils bien sondé les vrais besoins, ont-ils associé les intéressés, ont-ils respecté une échelle de valeurs dans leurs investissements ? Tout a été conçu en termes d'équipement matériel, souvent luxueux. Il ne reste plus d'argent pour le capital humain, pour la mise en œuvre des ressources humaines, pour le travail d'auto-éducation collective et d'animation. C'est le drame de tant de constructions anciennes et récentes. Et l'on continue la même politique incongrue. Après la Place des arts (la place des autres !), c'est la Maison fabuleuse de l'Opéra et la multiplication des centres culturels. Ceux qui sont visés seront encore absents parce qu'on a pensé et agi pour eux, mais sans eux, sans savoir vraiment ce qu'il veulent et comment les atteindre et les amener à participer.

Bureaucratisme

J'ai choisi la vie culturelle comme exemple. Il faudrait aussi parler de l'inflation bureaucratique actuelle où tant d'officines cherchent davantage à justifier leur raison d'être qu'à s'organiser en fonction des besoins. Leurs enquêtes visent moins la satisfaction de leur « clientèle » que le drainage de subsides afin d'acquiescer de l'importance, de meilleurs salaires et des positions de prestige. L'animation est requise autant dans ces structures intraverties et auto-suffisantes qu'auprès des diverses clientèles. Nul ne niera la nécessité de valoriser la fonction publique et l'appareil technocratique. Mais sans animation à l'extérieur et à l'intérieur, nous passerons d'une aliénation à une autre, du rejet de l'Etat à l'utilisation mesquine de celui-ci. Au Québec, il existe une trentaine de politiques sociales plus ou moins cohérentes, et les plus lucides se demandent si, laissées à elles-mêmes, sans un travail d'éducation populaire, elles ne créent pas une dépendance chronique généralisée, une mentalité de purs consommateurs. Combien de services apparaissent grosso modo comme des agences de chèques ! Les structures impersonnelles ont remplacé le paternalisme. Les défauts du passé ne justifient pas une défense aveugle des dispositifs modernes. Dans quelques pays, certaines agences sociales essaient de dépasser les dépendances de la relation individuelle, par la solidarité du groupe, par des formes diverses de participation et de responsabilités collectives, par une action globale à l'échelle communautaire.

L'idéologie bourgeoise et ses témoins

Le plus bel exemple qui me vient à l'esprit, c'est le monde de la psychiatrie. Il a souvent comme arrière-scène sociologique l'univers bourgeois individualiste. Il ne retient souvent que le privé, le domestique et les « problèmes d'intérieur ». Des individus dépensent parfois des sommes énormes pour résoudre de façon plus ou moins isolée des difficultés qui ont aussi des causes sociales. Ils veulent en sortir par les seuls moyens individuels et le recours coûteux à des spécialistes. Je ne connais pas de mentalité plus a-sociale et dogmatiste que celle de certains nouveaux dieux de la psychiatrie et de leur clientèle. Les uns et les autres ont en commun l'idéologie bourgeoise qui pousse la promotion et la libération individuelles jusqu'à l'anomie sociale. Evidemment, la plupart de ces récents bienfaiteurs de l'humanité sont inaccessibles pour la majorité, surtout pour les pauvres. Une autre catégorie de psychiatres commence à réagir et à mieux se situer dans les efforts actuels de rénovation sociale et de promotion collective. Ils se rendent compte qu'il n'y a pas seulement les forces obscures de la psychologie des profondeurs, mais aussi celles des conditions collectives d'existence : les méthodes aliénantes de production, les techniques sociales de manipulation et d'exploitation, les formes subtiles des politiques de domination, les conditionnements des loisirs de masse, les situations anarchiques de logement et de mobilité, l'anomie sociale des conduites et comportements dans les divers secteurs d'existence. Aurait-on négligé de faire une recherche plus poussée sur les nouvelles pressions du super-ego ? Faudra-t-il songer à une animation auprès des différents agents de disciplines jalouses de leur indépendance et opérant en circuit fermé, alors que les solutions réalistes devraient venir d'une collaboration intense au-delà de ce parallélisme et de ce nouveau féodalisme des scientifiques ?

Mythe de la liberté individuelle sans la liberté collective

Je me suis attardé à la psychiatrie au risque de déclencher les mécanismes d'agressivité de quelques grands maîtres qui perdront tout d'un coup leur faculté d'écoute devant un plébéien profane et ignare. Jusqu'à preuve du contraire, voilà un domaine symbolique, très révélateur des mythes de nos sociétés développées, et des postulats toujours vivants du libéralisme du XIXe siècle. Ce libéralisme misait presque exclusivement sur l'initiative individuelle. Or à cause de la division du travail et du fractionnement des institutions et des activités, à cause de la complexité croissante des mécanismes sociaux, économiques et politiques, l'individu laissé à lui-même se sent vite écrasé, déboussolé. Seules les personnalités fortes émergent et tiennent en main les principaux leviers de commande et de pouvoir.

Au début du siècle, l'économiste américain Carnegie justifiait le capitalisme en se servant de la loi aveugle des processus sélectifs de Darwin. Retour à la jungle où le plus fort a toujours raison, où le bien commun se construit automatiquement sur la destruction du plus faible. Le prolétaire se révolte avec raison devant cette apologie de la propriété privée, parce qu'il s'agit de la propriété privée de tout, privée des droits sociaux fondamentaux. Nous mesurons ici l'importance d'une animation communautaire qui permet, particulièrement aux plus démunis, de participer, de contester, de

se défendre avec d'autres, d'accéder à la consultation, aux décisions, à l'exécution dans tous les secteurs de l'existence collective. Autrement, l'échelle totale des valeurs est inversée. Les cadres deviennent des fins et non des moyens au service de l'homme, et cela à partir des organismes privés jusqu'au grand appareil bureaucratique de l'Etat.

Divorce du public et du privé

Cette dernière remarque nous amène à des réalités encore trop mal perçues. La socialisation n'a pas eu que des avantages. La multiplication des relations sociales et des groupes d'appartenance provoque chez plusieurs un sentiment de saturation, une réaction de repli et d'isolement. Par exemple, le tourisme de fin de semaine comporte assez souvent une éviction de cette vie urbaine complexe et traumatisante. D'autres se contentent d'assister en spectateurs aux événements collectifs grâce aux techniques de diffusion, sans compter les possibilités de fuite dans l'univers imaginaire des spectacles avec leur mythologie sans cesse renouvelée, au cœur de chacun des foyers. Wright Mills qui s'avère un des critiques les plus lucides de notre société nord-américaine souligne le phénomène :

"Ours is a time of uneasiness and indifference, not yet formulated in such ways as to permit the work of reason and the play of sensibility. Instead of (personal) troubles, defined in terms of values and threats, there is often the misery of vague uneasiness; instead of explicit (social) issues there is often merely the beat feeling that all is somehow not right... in short they have not been carried to the point of decision".

(Wright Mills, *The Sociological Imagination*, New York, Grove Press, 1961).

L'auteur décrit ici un phénomène profond qui marque déjà l'importance de l'animation sociale. Nous y reviendrons. Limitons-nous au divorce entre vie privée et vie publique. Beaucoup d'individus situent difficilement leur problème dans un ensemble plus vaste que celui de leur milieu immédiat de travail et de vie familiale. Pourtant les grands événements et les changements impersonnels ont souvent un impact direct sur la vie privée. Un changement technologique provoquera chômage, déménagement, dettes, recyclage et reclassement, déséquilibre dans la vie familiale. Une restriction gouvernementale sur le crédit amène des faillites individuelles, des difficultés de tout ordre : déséquilibres budgétaires, recrudescence d'usure, etc. Aussi longtemps que tout semble bien aller, l'individu se fie d'abord à lui-même. Arrivent des problèmes majeurs, il est plus en mesure de s'ouvrir au collectif, mais son individualisme antécédent crée un blocage de vision et d'action. C'est là que l'animation sociale entre en jeu de façon particulière. Elle ne saurait vaincre l'individualisme et l'indifférence sans passer par ce qui fait problème non seulement objectivement mais subjectivement. Elle ne réussit que dans la mesure où se fait le lien entre le privé et le public, le biographique et la vie sociale, le besoin conscient et le besoin partagé, l'aspiration personnelle et l'aspiration communautaire.

Dans l'évolution des sociétés modernes, l'animation s'avère de plus en plus un moteur essentiel pour humaniser les mécanismes de l'organisation, les rouages de la bureaucratie, les concentrations de pouvoir et de contrôle, la prédominance de la fonction économique. On connaît, par exemple, les implications du cercle vicieux de la bureaucratie que Crozier

a analysées. De grands pouvoirs anonymes tiendront en main les principaux leviers des grandes décisions, si on n'éduque pas à la base des interlocuteurs valables, des leaders d'opinion vigilants, des communautés ouvertes sur l'ensemble de la vie collective. Il ne s'agit donc pas d'une animation marginale, confinée à de petits milieux domestiques ou à la vie locale. Il faut libérer la spontanéité et la créativité de la vie sociale et culturelle en fonction des grands objectifs de la société globale. A cette fin, l'animation ne saurait négliger la politisation et l'idéologisation nécessaires au tracé des finalités culturelles, politiques et économiques à poursuivre. Le peuple pourra-t-il un jour opter démocratiquement pour l'un ou l'autre des types d'économie, de systèmes sociaux, de structures politiques ? Jusqu'ici ces réalités sociales lui ont été imposées de diverses manières. Pour participer à un changement aussi important, il lui faudrait être plus conscient de ce que signifie concrètement, par exemple, une économie de puissance, de consommation, de solidarité nationale et internationale. Cela présuppose aussi une conscience vive de ses propres dynamismes culturels et de leur rapport avec un nouveau destin collectif.

Un mieux-être, lequel ?

Devant les impératifs d'une société technique, planifiée sous le signe de la rationalité, de la spécialisation et de l'efficacité, certains tendent à considérer la culture comme un facteur d'identification à un passé révolu. Ils parleront, par exemple, des obstacles culturels au développement. Non seulement ils négligent de chercher les dynamismes culturels qui pourraient entraîner vers un dépassement, mais ils s'interrogent peu sur les finalités d'un tel développement. Peut-on se faire une image de notre société future uniquement à partir d'un univers de moyens et de techniques, sans demander à la culture du groupe humain concerné de qualifier ce mieux-être ? Les projets collectifs de développement renvoient en dernière analyse à des options idéologiques et aux cultures particulières. Autrement, on retourne au libéralisme économique qui au cours de son évolution a concédé aux masses des gains de niveau de vie, mais a détourné l'attention des aliénations inhumaines dans le genre de vie. Après dix ans de travail d'animation, je me rends compte du danger de lutte d'arrière-garde qui nous menace, quand nous nous limitons à chercher une meilleure sécurité économique sans tenir compte des frustrations culturelles profondes des travailleurs. Une société exclusivement sécuriste fait perdre le goût des responsabilités individuelles et collectives, le sens du risque et de l'engagement dans une aventure commune.

Libérer les valeurs latentes

A quoi bon un bien-être assuré, si on perd ses raisons d'être. N'est-ce pas le cas de certains milieux socio-économiques très bien pourvus. Des phénomènes comme ceux des *Hippies*, et de leurs correspondants dans les autres pays développés, nous montrent l'inhumanité du pur « homo oeconomicus ». Ces jeunes tentent de retrouver des valeurs humaines de spontanéité, de solidarité, de créativité, de liberté que le fonctionnalisme d'un système social a étouffées. Il ne s'agit pas de déprécier les impératifs de la technologie et de la technocratie, mais d'en faire des moyens et des outils, et non des fins ultimes. D'ailleurs, on ne convaincra jamais le monde prolétaire d'accepter un changement technologique

et un effort de la rationalité, si on fait bon marché des valeurs humaines et culturelles qu'il porte en lui, s'il sent un mépris plus ou moins déguisé vis-à-vis sa dignité d'homme, son besoin de s'exprimer (*ex-expression*), ses appartenances culturelles, ses solidarités vitales, ses modalités propres de contestation et de participation, son courage éprouvé dans de multiples adversités et sa capacité d'un héroïsme désintéressé. J'ai appris tout ce qu'on pouvait tirer de dynamisme des classes populaires, quand avec leurs propres leaders elles arrivaient à libérer les valeurs latentes dont elles n'avaient pas assez pris conscience. Jusqu'ici, par exemple, l'émergence des nationalismes a été presque exclusivement un fait bourgeois. L'internationalisme des classes ouvrières ne se sépare pas de leur nationalisme. Vouloir écarter celui-ci, c'est couper un enracinement culturel vital. L'avènement d'une société industrielle moderne ne saurait plus se faire en « bulldozer » les cultures particulières, comme cela a été le cas dans trop de contrées. On a déshumanisé des groupes humains au nom d'une élévation du niveau de vie ou d'une économie de puissance. Les « petits » ont toujours payé chèrement la note. Et le peuple a été réduit à la condition d'une masse encadrée ou muselée.

C'est donc une des tâches de l'animation que d'établir des rapports dynamiques entre le culturel et le rationnel technique, entre la tradition et la prospective. Valéry disait que la tradition ne s'identifiait pas à une répétition automatique de gestes identiques, mais à un dynamisme créateur qui amène à créer des choses nouvelles. Les travailleurs qui ont développé une conscience vive de leur histoire personnelle et collective, de la lente et dure émancipation des classes ouvrières dans le monde, y trouvent une rampe de lancement autrement plus solide qu'une pure politique de lutte immédiate. Le rôle joué dans les évolutions et les révolutions des sociétés d'hier les empêche de désespérer des batailles présentes et permet d'envisager une influence à long terme sur les situations de demain. Une meilleure assimilation des expériences historiques, non seulement assure le réalisme des stratégies actuelles, mais aussi dégage des lignes de forces pour la société nouvelle à bâtir. Le socio-économique et le politique renvoient au culturel et à l'historique, si l'on veut en arriver à un développement vraiment humain.

L'animation au cœur de la conscience collective

Les changements de mentalité ne se font pas au même rythme que les changements économiques, politiques, ou autres. N'est-ce pas la première difficulté de toute tentative d'organisation communautaire et de participation collective ? L'animation cherche à relever ce défi fondamental sans prétendre y arriver seule. Le problème déborde les meilleures techniques. Voyons de plus près.

On sait la réaction de ces milieux prolétaires devant les plans de rénovation urbaine. Sans une animation éclairée, la destruction des taudis s'accompagne du meurtre d'une conscience collective, de l'annihilation d'une vie sociale et culturelle plus riche qu'on ne le pense. Le prolétaire se retrouve dans un logement plus confortable, mais sans ce pain quotidien des relations très humaines qu'il avait tissées au cours des années. Il se voit isolé, sans défense, « déclassé » plutôt que « reclassé ». Il n'a plus de milieu solidaire, de communauté d'appartenance, de classe sociale. On l'a neutralisé, individualisé, pour mieux le contrôler. Evidemment, il lui reste son groupe occupationnel. Celui-ci, aussi dynamique

soit-il, ne peut combler ce vide immense. Ainsi, les politiques qui semblent les plus efficaces en matière d'éducation, de main-d'œuvre, de budget familial, d'habitat, de sécurité et d'assistance sociale, sont compromises quand on n'assume pas le dynamisme de la conscience collective. Celle-ci commence très souvent par la contestation, alors qu'on voudrait une participation immédiate et directe à l'exécution de plans conçus sans les intéressés. Certains planificateurs oublient que la contestation est un envers de participation, un mécanisme nécessaire dans les relations humaines, une force positive à long terme, si elle s'inscrit dans un véritable contexte démocratique.

Je me souviens d'une rencontre entre des technocrates d'un ministère gouvernemental avec un groupe d'ouvriers en période de recyclage. Ceux-ci avaient fait un premier bilan de leur expérience. Ils arrivaient avec des remarques très judicieuses et des recommandations sérieusement étudiées. Ils ont tout de suite senti que les délégués du gouvernement ne voulaient pas les écouter, ni accorder une grande importance à leur point de vue. « Vous ne pouvez saisir toute la complexité de la situation. Nous connaissons ce problème mieux que vous, parce que nous l'avons rencontré en plusieurs autres endroits. Laissez-nous nous expliquer d'abord et vous verrez que votre démarche n'est pas nécessaire. D'ailleurs nous avons peu de temps à vous donner ». Voilà à peu près littéralement ce que le chef de la délégation leur a dit au début de la rencontre. Les travailleurs acceptèrent de mauvais gré. Quelques-uns n'avaient plus d'oreilles ; d'autres risquèrent des questions maladroitement ; la plupart ne comprirent pas la solution toute faite qu'on leur apportait. Quelques semaines après, tout était à recommencer. Leurs vrais problèmes demeuraient sans solution. Et bientôt un climat de révolte s'installait dans le groupe, un climat qui a rendu difficile toute reprise de négociation. Désespérés, plusieurs avaient quitté l'école, manquant ainsi la chance de se reclasser sur le marché du travail. Leurs suggestions auraient pourtant permis de mettre en place des dispositifs plus réalistes ; on a détruit le groupe qui par sa participation pouvait offrir le principal moteur de détermination, de motivation, d'appui mutuel, de collaboration avec les divers agents de réforme.

En deçà et au-delà de l'animation

Il est faux de penser a priori que les gens de la base refusent le concours des experts et de leurs techniques et ne se fient qu'à eux-mêmes. Il est tout aussi faux de penser qu'ils s'en remettent automatiquement aux spécialistes. C'est ignorer l'abc de la dynamique des groupes humains. On ne résoudra pas non plus les problèmes de participation uniquement par des techniques de discussion, toutes nécessaires soient-elles. Chacun des groupes humains a sa situation propre, souvent son histoire originale, son contexte sociologique et culturel particulier, qui dépassent les meilleures techniques d'approches. Pour animer de l'intérieur, il faut accepter de « cheminer avec », de se situer dans un ensemble inédit. Nous signalons le danger de la méthode unique et universelle, même celle de la non-directivité qui ne saurait se suffire à elle-même. Il y a des conditionnements historiques et culturels à respecter et à assumer. Une pédagogie d'animation ne s'isole pas non plus des grandes tendances qui ont cours dans la société globale.

J'ai mentionné, au début, le phénomène de l'indifférence avec ses composantes particulières. Plusieurs critiques de la cité moderne ont décrit l'insignifiance actuelle du travail, du

loisir, de la sexualité, des réalités humaines les plus profondes, dans notre société de consommation. Celle-ci attacherait le prestige et même le bonheur à la possibilité de se procurer ces gadgets qui maintiennent les hommes dans un infantilisme et un chosisme défiant toute humanisation de la vie quotidienne, individuelle et sociale. Le citoyen deviendrait un pur consommateur passif, replié sur sa recherche de satisfactions personnelles, et incapable d'accéder à des responsabilités collectives trop exigeantes et complexes. D'où cette fuite dans des dérivatifs artificiels pour combler l'ennui et le vide intérieur d'une vie fractionnée, « automatisée » et conditionnée de toute manière. Les sciences physiques et humaines, les techniques sociales et les philosophies de l'absurde viendraient confirmer ce désespoir devant une liberté impossible pour la personne et les communautés humaines.

A l'autre extrémité, se trouvent les chantres du progrès scientifique et technologique. Aucune difficulté ne résistera à la technique et à la rationalité du prométhée moderne. Nous entrons dans un âge neuf où l'homme devient totalement maître de son destin. Tout concourt, en dernière analyse, à l'avancement de l'humanité, même les guerres qui stimulent la science et l'économie, et partant le bien-être à long terme. Les cosmonautes et les teilhardiens entraînent irrésistiblement l'homme moderne vers de nouveaux cieux. Et la terre en est elle-même transformée. Sans doute, il reste encore de grands problèmes. Mais le génie de l'homme viendra à bout de tout, grâce aux conquêtes illimitées d'une science qu'il maîtrise de plus en plus.

L'animation, c'est quoi ?

Il existe actuellement une sorte d'exacerbation de ces deux tendances qui produisent un mouvement alternatif d'optimisme et de pessimisme dans les consciences. Seul un enracinement dans la quotidienneté peut contester l'absolu de ces vues extrémistes abstraites. C'est ce dernier niveau que l'animation veut rejoindre. Avant de définir l'animation en termes opératoires, il faut comprendre sa visée essentielle. Partir des situations humaines réelles, et cheminer avec les hommes qui y sont impliqués, selon leur rythme, leurs moyens et leurs fins propres, libérer les valeurs et les dynamismes latents, mais toujours présents dans tout groupe humain ; susciter un processus plus libre et plus rationnel de recherche et d'action en vue d'objectifs découverts par les intéressés. En dessous de la démarche d'animation, il y a une conviction centrale. Les êtres humains restent souvent passifs devant « ce qui est donné et ce qu'ils reçoivent tout fait ». Le principal moteur se trouve au cœur du groupe lui-même, ce qui n'exclut en rien l'importance de tous les apports de l'extérieur. On ne se rappellera pas impunément que plus on s'approche de la base, plus les structures et leur fonctionnement exigent cette politique d'animation.

Premier bilan des expériences

Dans notre milieu, nous commençons à peine à mettre en œuvre une telle pédagogie. L'Institut Canadien d'Éducation des Adultes vient de tenter un premier bilan des expériences récentes en animation dans ses cahiers de septembre 1967. Les rapporteurs ont analysé les formes diverses d'animation, en les distinguant d'abord des mécanismes d'information, de consultation, de planification spécialisée, et aussi de propagande et de conditionnement psychologique, bref de

la plupart des techniques sociales actuelles. L'animation cherche à déboucher sur l'action collective, ce qui la différencie de la dynamique de groupe, davantage préoccupée de la personnalité sociale et des relations inter-personnelles et inter-groupales. On parlera de l'animation sociale comme telle, lorsqu'elle s'adresse à une communauté locale, régionale, ou nationale qui poursuit un objectif global, l'expérience du B.A.E.Q. par exemple. Dans le cas des groupes spécialisés, il sera plutôt question d'animation syndicale, récréationnelle, pastorale, etc.

L'observateur sagace verra dans cette démarche une contestation de la pédagogie traditionnelle du savoir et de l'action, qui véhiculait une méthodologie, un programme et une idéologie déjà structurés et pré-établis. Il constatera aussi une confiance en la créativité et l'autonomie de la communauté, du groupe, du *leadership* interne et du *membership*.

Les animateurs ont cherché à surmonter les dilemmes entre certaines tendances actuelles : la non-directivité individuelle et la planification sociale bureaucratique, entre le besoin vif de liberté personnelle et les impératifs de l'organisation rationnelle, entre la diversité des spécialisations et l'unité de pensée et d'action dans la communauté d'appartenance. L'animateur actuel ne prétend en aucune façon apporter l'unique réponse. On le voit par la multiplicité des approches, des techniques et des formes de collaboration avec toutes les autres instances. Les expériences récentes ont rodé des instruments de travail très intéressants. Des lignes de force se dégagent. Elles ne convergent pas toujours. Les uns conçoivent l'animateur surtout comme agent de rationalisation qui harnache le dynamisme créateur du groupe. D'autres insistent sur la tâche de socialisation, assurant la cohésion des membres, en vue d'une conscience collective créatrice, orientée vers les vrais problèmes et objectifs, capable d'une pensée et d'une action communes, apte à définir des situations toujours nouvelles et à les assumer efficacement. Enfin, certains, de par leur statut de délégués des agences administratives, se perçoivent comme des relais pour les communautés de base, relais pour l'expression des besoins, l'adaptation de l'information, le contrôle de l'information. Ils deviennent ainsi un canal de rétroaction entre les structures administratives et les gens impliqués à la base.

Un problème politique

On sait les difficultés rencontrées au B.A.E.Q. où les animateurs se trouvaient au cœur de conflits entre planificateurs et leaders locaux. Fallait-il s'identifier à la population locale ou devenir la courroie de transmission du plan élaboré en haut lieu ? Dans les conjonctures actuelles, le statut des animateurs est loin d'être précisé. De part et d'autre, on en sent le besoin, mais on craint en même temps les conséquences de cette position stratégique qui leur est accordée. Beaucoup d'animateurs se refusent à prendre une position de pure neutralité. Ce serait, semble-t-il, de l'utopie, puisque tout aménagement comme toute contestation charrient des significations particulières et comportent telle ou telle échelle de valeurs. Comment se vouloir totalement neutre devant des besoins insatisfaits, des exigences rationnelles d'efficacité, des autonomies qui s'affirment, et surtout des affrontements de pouvoir ?

L'animation des communautés de base aboutit souvent à des aspirations à un pouvoir réel, qui sont perçues plus ou moins consciemment comme une menace chez les autorités

officielles. On saisit ici toutes les incidences politiques inévitables, surtout dans un système démocratique où l'opinion publique joue un rôle important. Certains craignent une accentuation du divorce entre les superstructures et la base, et l'émergence de deux structures politiques parallèles. L'effort de plusieurs animateurs tend à intégrer les diverses participations dans une seule structure politique formelle où les citoyens, par différents canaux, auront accès à des décisions qu'on prenait sans eux jusqu'ici. Ils remettent aussi en cause toute la structuration du système socio-politique. La stratégie prévalente consiste à opérer d'abord dans des organismes autonomes par rapport aux structures politiques en place. Il semble que ce processus soit nécessaire pour en arriver à la participation des citoyens de la base aux décisions politiques. Inutile de dire que les processus de contestation prendront le pas au début. L'idéologie encore dominante d'un ordre social bâti unilatéralement d'en haut s'accommode mal à cette visée de l'animation sociale.

Si les animateurs ne s'engagent pas courageusement dans cette voie, ils seront vite asservis aux partisans du statu quo ou des réformes « compensatoires », laissant encore pour longtemps sans solution les plus graves problèmes et les aspirations frustrées du peuple lui-même. Il y a des guerres contre la pauvreté, qui sont des batailles d'arrière-garde, parce qu'on ne transforme pas efficacement le système qui la secrète sous des formes toujours plus subtiles. Les projets d'animation et d'aménagement doivent s'élargir progressivement à l'ensemble de toute la société et de ses décisions politiques, sinon les citoyens de base perdront de mille autres façons ce qui a été gagné sur un terrain particulier. L'animation sociale deviendrait aussi un dispositif marginal dans des secteurs domestiques en dehors des grands circuits d'influence, laissés à des pouvoirs anonymes. L'enjeu est important. Il s'agit de faire passer une masse passive et informe à un statut effectif de peuple conscient, informé et formé, capable d'agir efficacement et rationnellement sur les grandes décisions qui commandent le développement et le destin collectif. On n'y arrivera pas du jour au lendemain, d'où la nécessité d'une stratégie progressive et sans cesse révisée, puisqu'il s'agit d'un processus historique.

Le problème culturel reste fondamental

J'ai signalé tout au long de cet article le danger d'une politique d'animation à courte vue. Certains animateurs ont eu la tentation d'opposer fallacieusement technique et culture. Ils voulaient écarter les obstacles culturels à la rationalité. Or, un des rôles de l'animation est précisément d'assumer les dynamismes culturels pour des changements à long terme, de dépasser un technicisme immédiatiste, de relier l'ordre des moyens à l'ordre des fins voulues par une communauté humaine. Evidemment, il y a toujours à combler ce décalage entre la conscience sociale et l'évolution réelle des structures elles-mêmes. Mais il ne suffit pas de susciter une participation réelle de tous aux dispositifs de développement. Autrement, les grandes questions des finalités à poursuivre restent ignorées. Et l'on passe ainsi à côté du moteur principal de motivation et d'engagement dans l'aventure collective. Si l'animateur n'aide pas la communauté à se définir d'abord en fonction des finalités culturelles, des « pourquoi » les plus profonds, il verra des réponses bien courtes à des « comment » mal posés. Ceux qui connaissent l'histoire des diverses expériences d'animation en différents pays pourraient témoigner ici de la portée de ce problème.

Les Américains, par exemple, sont en train de s'en rendre compte après cinquante années de tentatives de toutes sortes en animation. Ils ont développé les techniques les plus raffinées. Celles-ci ne viennent pas à bout « du problème noir », peut-être parce qu'on a mis en veilleuse les implications culturelles et politiques au profit d'une rationalité trop étroite. Voici que ces géants d'efficacité qui nous ont tant éblouis, se trouvent impuissants devant la révolte politico-culturelle des Vietnamiens, des Noirs, des peuples pauvres, et aussi devant une masse de citoyens dont plusieurs ont perdu leur raison de vivre malgré le plus haut niveau de vie du monde. Le peuple des petits restera toujours le ferment d'humanisation par excellence, le test de vérité d'une société vraiment humaine. Il nous ramène aux réalités fondamentales de la vie. Dans combien de milieux nord-américains, on assiste à une colère soudaine après un long silence et une tragique impuissance. Les « élites officielles » veulent souvent régler les problèmes par-dessus la tête de ces citoyens déclassés. Par exemple, on reprochera à ceux-ci de nuire à la réputation de l'endroit, d'éloigner les investissements, de ne rien connaître à l'aménagement d'un territoire. Mais les leaders de la base ont déjà perdu confiance, parce qu'on les a trompés trop souvent, parce que les intérêts privés continuent de remettre aux calendes grecques les réformes urgentes. Plusieurs, parmi eux, s'orientent vers une animation et une action politiques. Leur barrer la route, c'est faire le jeu de l'autruche et compromettre fatalement une efficacité à long terme et aussi une nécessaire continuité culturelle.

La dernière objection tombe

Voilà pourquoi j'ai accordé une attention spéciale aux facteurs culturels, à l'importance de puiser à cette source des dynamismes latents. On m'objectera ici que tradition et culture dans le Québec contemporain présentent surtout des obstacles à des projets efficaces de développement. Depuis trop longtemps nous maintenons une politique artisanale et irrationnelle qui empêche d'accéder à une société industrielle moderne. Nous n'aurons pas grand-chose à tirer de notre histoire et même de ces nouveaux nationalismes et socialismes abstraits réservés à des chapelles de militants marginaux. Laissons donc de côté ces fixations culturelles et ces batailles d'idéologies pour consacrer nos énergies à une promotion collective selon les normes de la rationalité technique. C'est le seul moyen de rattraper le terrain perdu. Le présent travail a voulu répondre à cette objection sérieuse, en démasquant l'illusion de ces fausses oppositions et de cette prospective de changements à court terme. Loin de nous la tentation de voir dans l'animation la panacée de tous nos problèmes. Mais nous croyons que la croissance socio-économique peut se réaliser avec des processus et selon des finalités plus humaines. La prospérité, oui, mais à quel prix ? Sûrement pas sur le dos de l'homme, surtout du peuple et des couches populaires. La révolution tranquille dans ses premiers pas nous offre déjà assez de leçons. Nous ne tenons pas à passer d'une domination à une autre, celle de nouveaux privilégiés recrutés parmi les nôtres ! Entre autres rôles, l'animation peut contribuer à faire naître un peuple adulte qui participe à part entière à l'édification d'une société moderne originale, culturellement, économiquement et politiquement. On ne séparera pas impunément le sentiment dynamique d'appartenance culturelle et les impératifs de changement et de dépassement.



RADIODIFFUSION AMÉLIORÉE BICULTURE MADE IN OTTAWA

ANDRÉ CHARBONNEAU

Le bill C 163, déposé à Ottawa le 17 octobre dernier, reflète à la fois la sagesse politique du gouvernement fédéral en matière de radiodiffusion et son extrême faiblesse sur les plans constitutionnel et national. Il prévoit d'abord un retour aux principes qui ont contribué à doter le Canada d'un service de radio et de télévision unique au monde, car il reconnaît :

- que la radiodiffusion est un service public dont l'Etat est responsable,
- qu'un seul organisme directeur, différent du Parlement, doit exercer les pouvoirs délégués concernant la régie et le développement d'un système unifié,
- que la réalisation et le financement des émissions doivent être confiés à deux secteurs distincts, l'un public, l'autre privé, responsables auprès du public et opérant de façon complémentaire, le premier ayant prééminence sur le second,
- que la programmation doit être variée et compréhensive, de haute qualité et à prédominance canadienne.

UN ORGANISME ENFIN DIRECTEUR

Ce projet de loi assigne ainsi à la radiodiffusion des objectifs qui la situent bien au-dessus des ambitions mercantiles de la libre concurrence. Il confie enfin à l'organisme directeur des pouvoirs susceptibles d'assurer le respect de ces exigences. Signalons entre autres :

- celui d'attribuer, renouveler, suspendre ou révoquer les licences de radiodiffusion,
- celui d'annexer à chaque permis les conditions particulières de son octroi,
- celui de réglementer les stations en tenant compte de la disparité monétaire et régionale ainsi que des catégories d'émissions,
- celui d'imposer des amendes jusqu'à concurrence de \$100,000 sur déclaration sommaire de culpabilité,
- celui d'effectuer des recherches à volonté.

LA VIEILLE LOI AU PANIER

Pour bien saisir l'importance des changements apportés par cette loi éventuelle, il faut se reporter en 1958. Le 25 août de cette année fatidique, M. Jean-Noël Tremblay, alors député de Roberval aux Communes, appuya l'exécrable projet législatif du gouvernement Diefenbaker en signalant qu'il avait pour but d'adapter le système de radiodiffusion « aux conditions actuelles, d'élargir ses cadres au bénéfice de l'initiative privée ». S'insurgeant contre ce qu'il appelait, à la suite du *Journal Le Droit*, le « monopole » de Radio-Canada, il voyait enfin poindre l'heure de la radio et de la télévision privée et partant celle du développement de la culture au Canada français.

La loi de 1958 favorisait bien, en effet, les entrepreneurs commerciaux. Elle gardait le silence sur les objectifs culturels de la radiodiffusion, sur sa nature de service public et sur la prééminence normale de la Société Radio-Canada. Elle n'obligeait en rien le nouveau BGR à contrebalancer les lois néfastes de la libre concurrence en ce domaine. Les stations privées surent profiter de la situation. Elles se multiplièrent, acquérant une puissance telle que la Société Radio-Canada dût s'adapter à ses rivaux et diminuer considérablement la qualité de ses émissions. Le BGR enfin joua le rôle qu'on lui destinait : il ne fit rien.

VERS UN SERVICE DE QUALITÉ

Voilà ce que la prochaine loi permettra de corriger. Voilà pourquoi elle nous apparaît éminemment saine sur le plan de la radiodiffusion. Elle redonnera à la Société Radio-Canada l'importance qu'elle n'aurait jamais dû perdre et obligera la nouvelle Commission de la Radiodiffusion canadienne à une action énergique à l'égard des

stations privées, désormais tenues d'offrir un service vraiment public et de qualité.

L'INFLUENCE FUTURE DU CABINET

Certaines critiques ont plutôt mis en lumière l'importance que le Cabinet semblait devoir prendre dans l'orientation future de la radiodiffusion. Ces critiques ne sont pas sans fondement. On s'explique mal, par exemple, pourquoi les membres de la nouvelle Commission pourront « à tout moment, faire l'objet d'une révocation » même « dûment motivée de la part du gouverneur général en conseil », alors qu'autrefois ce renvoi exigeait « une adresse du Sénat et de la Chambre des Communes ». On a toujours pris soin au Canada, et avec raison, d'éloigner le parti au pouvoir du contrôle des ondes. On sait que des régimes dictatoriaux naissent en s'emparant de ce pouvoir.

Certes, dans le passé, les ministres n'ont jamais hésité à faire connaître leurs opinions à l'organisme de régie. Ils ont toujours eu d'ailleurs le pouvoir d'influencer l'orientation du système en nommant des gouverneurs qui leur agréaient. Quant à l'octroi des permis et, partant, quant aux choix des radiodiffuseurs, il a toujours relevé du ministère des Transports. Le fait que la nouvelle loi confie cette responsabilité à la Commission de la Radiodiffusion constitue donc une amélioration et non un recul. Ce point semble avoir échappé aux critiques signalées plus haut. C'est pourquoi, semble-t-il, celles-ci insistent sur le fait que le gouverneur en conseil pourra désormais annuler ou déferer de nouveau à la Commission l'attribution, la modification ou le renouvellement de toute licence de radiodiffusion, pourvu qu'il dépose ce décret en Chambre. A vrai dire, ces nouvelles dispositions éloignent l'exécutif du pouvoir d'octroyer les permis, puisqu'elles ne lui reconnaissent plus qu'un droit de veto ou d'appel.

« LES INSTRUCTIONS » DU CABINET

Ces critiques s'attaquent, en outre, aux maintes allusions faites aux « instructions données à la Commission par le gouverneur en conseil sous l'autorité de la présente loi ». Pourtant, ces instructions, qui doivent également être déposées en Chambre, ne concernent que deux points précis :

- celui de voir à la radiodiffusion de toute émission que le gouverneur en conseil « estime être d'une importance particulière pour l'ensemble des Canadiens ou pour les personnes qui résident dans la région à laquelle l'avis se rapporte »,
- celui de tenir compte dans l'octroi des licences
 - du nombre maximum de canaux ou de fréquences accordés par le ministère des Transports pour une région donnée,
 - des réservations faites par le gouvernement pour l'extension de la Société Radio-Canada,
 - des « classes de requérants auxquelles des licences de radiodiffusion ne peuvent être attribuées ou auxquelles des modifications ou des renouvellements de ces licences ne peuvent être accordés ».

Ce second point se rattache au droit de veto et d'appel signalé plus haut. Quant au premier, on ne voit pas très bien, comme le signalait Claude Ryan, pourquoi le gouvernement l'inclut dans la loi contrairement aux usages reçus.

DE NOUVEAUX ARBITRES

Le gouvernement enfin se réserve le rôle d'arbitre, advenant un conflit entre Radio-Canada et la nouvelle Commission. J'admets que le recours à la Chambre peut paraître fastidieux en pareil cas. On pourrait cependant prévoir la nécessité de recevoir l'approbation du comité parlementaire sur la radiodiffusion, qui de toute façon devrait devenir permanent.

En somme, les possibilités d'ingérence gouvernementale sont assez limitées et ne justifient pas, à mon avis, les cris d'alarmes qu'on a poussés. Elles pourraient cependant être encore diminuées.

MAIS LES VRAIES LACUNES

Là ne résident donc pas les lacunes que je désirais signaler. Celles-ci repo-

sent plutôt sur les conceptions nationalistes et constitutionnelles des législateurs. Alors que les déclarations verbales émanant d'Ottawa tendent à nous faire croire à une reconnaissance des deux nations fondatrices du Canada, le projet de loi sur la radiodiffusion non seulement ne tient aucunement compte de cette réalité, mais il repose en outre sur une idéologie toute contraire. Certes, il reconnaît « que tous les Canadiens ont droit à un service de radiodiffusion dans les langues anglaise et française », mais il restreint cette affirmation par cette autre : « au fur et à mesure que des fonds publics deviennent disponibles ». Là s'arrêtent les concessions.

Plus loin on affirme « que le système de la radiodiffusion devrait être doté d'un équipement de radiodiffusion éducative », mais on se garde bien de reconnaître le rôle des provinces en ce domaine. On ne manifeste aucune intention de concéder au Québec une parcelle d'autorité en matière de radiodiffusion. Peu importe au gouvernement fédéral que la commission Aird en 1928 croyait que la programmation devrait être du ressort des provinces, eu égard à leur caractère éminemment culturel. L'important paraît être de conserver des positions acquises par la force.

LA BICULTURE VUE D'OTTAWA

Le gouvernement fédéral se croit donc habilité plus que quiconque à promouvoir la culture canadienne-française. Un exemple nous dira dans quel esprit. Le projet de la loi prévoit la nomination de cinq commissaires à temps complet. Il se garde bien d'exiger le bilinguisme de ces futurs membres de la Commission qui auront à juger des incidences culturelles des émissions de radio et de télévision de langue française. On peut donc prévoir qu'à l'instar de ceux du BGR actuel, les futurs commissaires seront des unilingues de langue anglaise et des bilingues de langue française.

Le projet de loi sur la radiodiffusion place donc encore une fois les québécois en face du dilemme suivant : ou ils endossent une politique efficace en matière de radiodiffusion mais néfaste à leur survivance nationale, ou ils la récusent au nom de leurs intérêts collectifs. Voilà pourtant le genre de dilemme dans lequel nous refusons de plus en plus de nous voir enfermer. ◀

POUR NOËL

ABONNEZ VOS

AMIS À

Maintenant

Maintenant

REVUE CHRÉTIENNE D'OPINION

PUBLIÉE SOUS LA RESPONSABILITÉ

DE L'ORDRE DOMINICAIN

PARAÎT LE 15 DE CHAQUE MOIS

directeur-administrateur :

V. HARVEY, O. P.

adjoints à la direction :

PIERRE SAUCIER
HÉLÈNE PELLETIER-BAILLARGEON
PAUL DOUCET, O. P.
ANDRÉ CHARBONNEAU
LOUIS RACINE, O. P.
YVES GOSSELIN, O. P.

publicité :

MICHEL BÉDARD

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

ABONNEMENT D'UN AN — \$ 5.00

ABONNEMENT D'ÉTUDIANT — \$ 3.50

ABONNEMENT DE SOUTIEN — \$10.00

RÉDACTION, ADMINISTRATION,

ABONNEMENTS,

2715, Chemin Côte-Ste-Catherine,

Montréal-26, P. Q.

Tél. 739-2758

N. B. Les abonnements ne sont enregistrés qu'au reçu du versement.

IMPRIMÉ AU CANADA PAR :

L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE

CUM PERMISSU SUPERIORUM

QUI A CONNU GEORGES BRIAND ?

Le Père Georges Briand, curé de la paroisse Saint-Jean de Montréal et supérieur canadien des Fils de la charité, est mort, le 12 juillet dernier. Ni ce jour-là, ni les jours qui suivirent, il ne fut question, à la radio, à la télévision ou dans les journaux, de la disparition de ce héraut du renouveau pastoral de notre milieu. Mais, auprès de sa tombe, se pressaient, silencieux et profondément peiné, ses anciens paroissiens de Croydon de Notre-Dame du Sacré-Cœur, de Saint-Jean, ses nombreux amis, ses parents, ses frères de labeur, fils de la charité, prêtres séculiers ou religieux qu'il avait initiés à la pastorale en milieu ouvrier; eux savaient mesurer ce qu'il avait été: un prophète de l'Eglise à venir.

Né à Saint-Pierre et Miquelon, ayant fait ses études et exercé son ministère tour à tour en France et au Canada, il était admirablement situé pour donner au renouveau pastoral français sa dimension québécoise. C'est ce qu'il fit.

Disciple et compagnon de Michonneau, il centra son effort sur le renouveau de la paroisse. Aidé de ses frères, il essaya de faire des paroisses confiées aux fils de la charité, de véritables cellules d'Eglise. Bien avant le renouveau liturgique, leurs paroisses avaient introduit le chant, la langue vivante et le style communautaire de célébration. Avant la parution des nouveaux catéchismes, on enseignait dans

les écoles confiées aux « Fils » la catéchèse moderne. Depuis plusieurs années, les techniques de l'A.C.O. (Action catholique ouvrière) étaient introduites ici, grâce à la communauté qu'il dirigeait. Depuis longtemps, précédant le schéma XIII, il essayait de faire déboucher sa pastorale dans l'engagement syndical et social. Jusqu'à la fin, il aura été prophète. A preuve, ces quelques extraits de sa dernière homélie :

On l'a dit et répété et faut-il le redire encore une fois : « Etre homme, c'est être responsable ». Moins on est responsable, moins on participe, moins on est homme, plus on se rapproche du néant ou de zéro...

Or, s'il y a un fait qui devrait nous crever les yeux tellement c'est évident : c'est que la grande masse des gens ne participent pas... Elle attend et reçoit passivement... ou ne reçoit pas. Trop heureuse de pouvoir démissionner entre les mains d'un parti, d'un homme, d'un mouvement pour lui assurer ce dont elle a besoin pour exister... Notre premier réflexe, c'est de blâmer la masse... Et il faut sans doute reconnaître que ce blâme est en partie mérité : la tentation de démissionner sommeille dans le cœur de tout être humain, même si de fait sa grandeur est dans l'engagement, la responsabilité, la participation. Mais le blâme doit être partagé par d'autres...

Il y a parfois des urgences qui ne peuvent pas attendre :

dans ce cas — et ça se comprend — il s'agit d'être très efficace, et très rapidement... Il sera alors peu question de participation un peu large : un petit noyau agit très vite et très efficacement. Ces gens souhaiteraient parfois une grande participation de la masse, mais encore une fois des urgences commandent... Mais, il y a un danger : on peut s'habituer à ce style d'action... et la grande pauvreté de la non-participation continue...

Il y a des militants qui disent : « Ça a toujours été comme ça : ce qu'on fait n'intéresse pas la masse ». Personnellement, je n'accepte pas cette remarque. Il faut chercher et trouver car l'enjeu est trop grave. Ça fait longtemps que le cancer existe, ce n'est pas une raison pour arrêter la recherche en disant : « Rien à faire : on a tout essayé... »

Mettre les gens à l'action, c'est les faire participer, les faire grandir, c'est les aimer vraiment. Mettre le plus grand nombre possible de gens à l'action, c'est aussi rendre un mouvement terriblement efficace... « Etre homme, c'est être responsable ».

Le Père Briand est mort. Mais dans la communauté qu'il a formée, en tous ceux qui ont appuyé leur foi et leur amour sur son évangile, l'esprit de sainteté qui l'animait reste à jamais vivifiant.

Louis Racine